

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 18.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, laligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 5 MAI 1881

## AVIS IMPORTANT

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les Etats-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## NOTRE PRIME

Notre nouvelle prime est maintenant prête. Tous ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain auront le droit de l'avoir. Il faut que tout nouveaux abonnés paient un an pour avoir la prime.

## LES HOMMES DE 37 - 38

Nous avons raconté les derniers moments de Cardinal, Duquette, de Lorimier et Hindelang, nous avons prouvé que jamais patriotes ne moururent avec plus d'héroïsme pour leur pays. Les huit autres victimes, Nicolas, Daunais, Nabonne, Decoigne, Robert, les deux Sanguinet et François Hamelin montèrent sur l'échafaud avec autant de courage et de résignation.

C'étaient la plupart des cultivateurs, quelques-uns des hommes mariés, pères de plusieurs enfants et vivant dans l'aisance.

Ils sacrifièrent tout, brisèrent les liens les plus sacrés qui attachent l'homme à la terre pour la liberté de leur pays. On ne peut trop répéter ce qu'ils ont souffert, trop louer leur héroïsme afin de nous faire apprécier ce qui leur a coûté si cher, d'entretenir le patriotisme dans le cœur du peuple.

Nicolas était né à Québec et avait quarante ans en mil huit cent trente-sept. Ayant perdu ses parents, lorsqu'il était encore enfant, il avait été élevé par un de ses oncles, M. François Borgia, avocat distingué de Québec, qui siégea pendant près de quarante ans dans l'ancienne Chambre d'Assemblée. Nicolas fit un cours d'études et se mit dans le commerce, mais n'ayant pas réussi, il quitta Québec en mil huit cent trente-et-un et alla se fixer à Lacadie comme maître d'école.

Instruit, parlant facilement, bel homme,

vigoureux, plein d'énergie et d'ardeur, il était fait pour jouer un rôle dans un temps de révolution.

Il se lança avec enthousiasme dans les troubles de mil huit cent trente-sept, prit part à presque toutes les assemblées qui précéderent l'insurrection, se cacha après la bataille de St-Denis, fut découvert et jeté en prison. Exclu des bénéfices de l'amnistie proclamée par lord Durham au mois de juillet mil huit cent trente-huit, il subit son procès au mois d'août suivant pour avoir pris part au meurtre de Chartrand.

La loi martiale n'étant plus en force, son procès eut lieu devant un juré composé en grande partie de Canadiens-français. L'affaire fut émouvante et créa une grande excitation; la cour fut tout le temps encombrée d'une foule excitée. Les fanatiques anglais et bureaucrates demandaient à grands cris la mort de Nicolas et menaçaient de tuer, s'il était acquitté, les jurés et les avocats.

Chartrand était de Saint-Jean; après avoir sympathisé avec les patriotes, il se tourna contre eux et se fit leur espion. Nicolas, Daunais, et quelques autres furent accusés de l'avoir surpris, un soir, de l'avoir traîné dans un bois et mis à mort. La preuve contre Nicolas fut forte. MM. Walker et Charles Mondelet, ses avocats, s'efforcèrent de démontrer que la mort de Chartrand n'était pas un meurtre, mais une exécution politique, un acte de guerre. Nicolas fut acquitté au milieu d'un tumulte extraordinaire. Les loyaux manifestèrent leur colère par des cris, des hurlements, et des menaces de mort.

La mort de Chartrand est un de ces malheureux excès qui dans les temps de trouble et d'excitation sont trop fréquents et souillent les meilleures causes. Ce fut l'acte le plus cruel et le plus injustifiable commis par les patriotes en 1837 et mil huit cent trente-huit.

Après son acquittement, Nicolas se rendit aux Etats-Unis et prit naturellement part à l'organisation de l'insurrection de mil huit cent trente-neuf, se battit à Odelltown et essaya de s'enfuir aux Etats-Unis. Mais n'ayant pu franchir la frontière, il retourna à St-Valentin où il resta caché jusqu'au dix-sept janvier mil huit cent trente-neuf.

M. McGinnis, magistrat de Saint-Jean, apprit qu'on avait vu dans le bois à Saint-Valentin un homme qui paraissait craindre d'être reconnu. M. McGinnis trouvant l'occasion bonne pour manifester son zèle, envoya une compagnie de volontaires battre le bois. Dans une misérable cabane qu'on avait cru d'abord inhabitée, on trouva Nicolas à moitié mort de froid et de faim. On l'arrêta et on le conduisit à la prison de Montréal. C'était le dix-huit janvier; Nicolas passa sous l'échafaud où quelques heures auparavant ses amis Decoigne, Robert, les deux Sanguinet et Hamelin avaient été exécutés.

L'un de ses gardiens lui dit : "regarde ces cordes, il y en a une qui t'attend." Nicolas répondit tranquillement : "je mourrai comme j'ai vécu, en patriote." Son arrestation remplit les bureaucrates de joie, ils crièrent sur tous les tons que cette fois il n'échapperait pas. "La providence favorise évidemment les loyaux," dit un journal anglais, puisqu'il a livré à la justice un si grand coupable; personne ne convient mieux à l'échafaud que Nicolas."

Les autorités heureuses de jeter une si bonne proie en pâture à ces fanatiques, se hâtèrent de faire le procès de Nicolas. Huit jours après son arrestation, il comparait devant la cour martiale.

Sachant que son sort était fixé d'avance, Nicolas fit peu d'efforts pour se défendre; il se prépara à mourir. Ses ennemis ne purent s'empêcher d'admirer son sang froid, sa bonne mine et la dignité de son maintien.

Il monta sur l'échafaud, le quinze février, en compagnie de de Lorimier, Hindelang, Daunais et Narbonne. Il parla à la foule, mais ses paroles sont rapportées de manière si différentes par les journaux du temps qu'on ne sait pas au juste ce qu'il a dit. Les uns prétendent qu'il exprima le regret d'avoir pris part à la rébellion, d'autres disent que ses dernières paroles furent les suivantes :

"Je ne regrette qu'une chose, c'est de mourir avant d'avoir vu mon pays libre, mais la providence finira par en avoir pitié, car il n'y a pas un pays plus mal gouverné dans le monde."

*L'Ami du Peuple* publia, quelques jours après, une lettre portant la signature de Nicolas, dans laquelle le patriote déplorait ses erreurs, blâmait l'insurrection et condamnait la conduite des Américains. Mais on prétend que c'était une lettre forgée.

Daunais n'avait que vingt ans en mil huit cent trente-sept. Il était de la paroisse de Ste-Marguerite de Blairfindie, qui a produit tant de patriotes. Petit et brun il avait une bonne figure, l'air distingué. Après avoir été acquitté du meurtre de Chartrand, il retourna dans sa famille et résolut d'y vivre tranquille. Mais quand il vit Nelson franchir la frontière, le drapeau de l'indépendance à la main, il ne put résister à l'entraînement général, il prit son fusil et se joignit aux patriotes.

Arrêté après la défaite de Nelson à Odelltown, il comprit comme Nicolas qu'il n'échapperait pas à la vengeance des bureaucrates.

On était bien décidé à exécuter tous ceux qui avaient pris part au meurtre de Chartrand.

Aussi Daunais reçut sa condamnation en homme qui s'attendait à tout et qui avait fait le sacrifice de sa vie. Il était généralement calme et parlait peu. C'est seulement lorsqu'il voyait ses parents et amis que l'émotion s'emparait de lui et que le regret de mourir si jeune pénétrait dans son âme.

## NOS GRAVURES

### M. l'abbé Legaré

Comme nous l'avons déjà annoncé, M. l'abbé Cyrille-Etienne Legaré vient d'être choisi comme le successeur de Mgr C. F. Cazeau au vicariat général de l'évêché de Québec.

Le nouveau titulaire, quoique jeune encore — il est né le 16 février 1832 — jouit depuis longtemps d'une haute réputation, comme professeur, comme théologien, comme orateur sacré et comme écrivain.

Depuis 1857 qu'il fait partie du conseil de l'Université-Laval, à titre de professeur de Belles-Lettres, de Rhétorique et de Théologie, occupant tour à tour les postes

de directeur du petit ou du grand séminaire, il a toujours été considéré comme l'une des lumières de l'institution, et comme l'une des illustrations du clergé de la province. Un choix plus judicieux ne pouvait être fait.

M. le grand vicaire Legaré est l'aîné d'une des plus anciennes et des plus respectables familles de Saint-Roch de Québec. Deux frères à lui sont aussi des ecclésiastiques fort distingués; l'un M. l'abbé Adolphe Legaré, est curé de Sainte-Croix, comté de Lotbinière, et l'autre, M. l'abbé Victor Legaré, est curé de Saint-Jean-Chrysostôme, comté de Lévis. Il est le beau-frère de l'hon. François Langelier.

Après un cours d'études brillant au séminaire de Québec, il fut envoyé en Europe par les autorités de l'Université pour se préparer à occuper les différentes chaires de professeur qu'on lui destinait. Il y séjourna quatre ans, pendant lesquels il suivit, entre autres, les cours de la célèbre école des Carmes. A la fin de l'année 1857, il revint à Québec chargé de degrés et de diplômes, et fut ordonné prêtre le 18 septembre 1858.

Depuis 1879, il s'était retiré, pour cause de santé, chez son frère, M. le curé de Sainte-Croix. C'est là que Mgr l'archevêque de Québec a été le chercher pour l'élever au poste si honorable, mais aussi si important et si difficile qu'avait occupé avec tant d'éclat pendant de longues années, le regretté Mgr Cazeau. Encore une fois le choix ne pouvait être plus heureux et plus populaire.

Au physique, M. le grand vicaire Legaré est grand, bien fait, d'une tournure singulièrement distinguée. Ses manières sont celles d'un gentilhomme de vieille souche, cordiales, affables et dignes. Belle tête au vaste front, regard ferme et limpide, le nez d'une coupe imposante, la bouche fine et un peu railleuse. Tout en lui dénote l'homme de race et d'élite, qui a conscience de sa valeur, et qui n'a besoin pour l'imposer aux autres que le courant de sympathie qui se dégage naturellement de toute sa personne.

Nous offrons nos plus respectueuses félicitations à M. le grand vicaire.

F.

### Incendie du Séminaire de Rimouski

La bénédiction solennelle du séminaire de Rimouski a eu lieu le 31 mai 1876. A l'automne de la même année, les classes s'ouvraient dans ce bel édifice construit au prix des plus grands sacrifices. Bien qu'il ne fut pas encore complètement terminé à l'extérieur et à l'intérieur, les élèves y trouvaient cependant toutes les commodités nécessaires à leur santé : un appareil de chauffage perfectionné entretenait dans les appartements une chaleur égale et tempérée; un air toujours pur circulait dans les salles et les dortoirs; à la salle d'étude et dans les classes, chaque élève avait une chaise et un pupitre et pouvait ainsi supporter facilement les fatigues de longues heures de travail. Les musées et les bibliothèques, déjà considérables, étaient enrichis d'objets et d'ouvrages précieux. Plusieurs fois aux épreuves du baccalauréat, de brillants succès avaient couronné tant d'efforts et de dévouement et avaient montré en même temps que les jeunes gens recevraient au séminaire de Rimouski une instruction aussi élevée que solide.

Tout annonçait donc un avenir prospère, lorsque le 5 du courant, un violent incendie vint détruire en un instant l'œuvre de 10 ans de peines et de sacrifices de toute sorte.

On ne connaît pas encore l'origine du feu. Au moment où les directeurs de la maison en ont été avertis, le feu était déjà répandu dans le toit du centre. L'incendie s'est développé avec une telle rapidité que les élèves ont eu à peine le temps de monter au dortoir et de pénétrer dans les chambres pour sauver une partie de leur linge et de leurs livres. Il était alors sept heures a.m. Un quart d'heure après il n'était plus possible d'arriver au troisième étage. Vers huit heures le dôme et le toit tout entier se sont effondrés; à dix heures il ne restait plus du magnifique séminaire de Rimouski que des murs calcinés, des monceaux de débris d'où montaient encore des spirales de fumée. Le séminaire avait un développement de 384 pieds sur 50 et 46 pieds de hauteur. La façade avait 244 pieds de longueur avec deux ailes de 100 pieds de profondeur sur 50 de largeur. Le corps principal avait 90 pieds de longueur.

Les pertes causées par cet incendie s'élevaient à plus de \$100,000. La bâtisse seule coûtait \$75,000, elle était assurée au montant de \$25,000, dont \$15,000 à la Royale Anglaise et \$10,000 à la Royale Canadienne. Il y avait aussi une assurance de \$4,900 répartie sur le mobilier, les bibliothèques et l'appareil de chauffage, etc. Malheureusement le séminaire a une dette de plus de \$30,000, de sorte que les assurances ne sont pas suffisantes pour payer les emprunts et acheter le mobilier et les livres qu'il faut pour continuer les cours.

Le diocèse de Rimouski qui s'était imposé de si grands sacrifices pour construire le séminaire, se trouve donc aujourd'hui dans une position bien critique. Cependant loin de se laisser abattre par le découragement, il fait des efforts vraiment héroïques pour relever de ses ruines une institution qui lui est chère à bien des titres.

Tous ceux qui verront ce qu'était le séminaire de Rimouski il y a quinze jours et ce qu'il est aujourd'hui, ne seront pas insensibles à un si triste spectacle et s'empresseront de répondre à l'appel de leurs frères éprouvés et d'écouter la prière de plus de cent jeunes gens qui leur demandent une petite part de leurs libéralités.

Les classes se sont ouvertes le 19 du courant dans le vieux séminaire.

UN AMI.

### Tunis

L'opinion publique étant, en ce moment, attentive à ce qui se passe en Tunisie, nous avons pensé qu'il était opportun de donner à nos lecteurs une vue de cette ville, appelée à peser, plus qu'on ne le croit, peut-être, sur l'un des plateaux de la balance européenne.

Tunis est assise entre deux lacs, dont l'un découle dans la Goulette. Cette ville est un pêle-mêle de rues en escalier, de ruelles en zig-zag, de culs-de-sac, de places étroites, de passages voûtés, de maisons blanches ressemblant à des dés et au dessus desquelles on voit poindre des minarets. Les mosquées sont en effet très nombreuses à Tunis, de même que les bazars.

Tunis possède une enceinte crénelée, percée de cinq portes. C'est l'une d'elles que représente notre gravure.

### Inauguration du tombeau de Crocé-Spinelli et Sivel, (France)

On se rappelle l'épouvantable fin de Sivel et de Crocé-Spinelli, morts en ballon, à 8,000 mètres de la terre, victimes de leur courage et de leur dévouement à la science.

Une souscription publique fut ouverte pour élever aux martyrs un monument digne d'eux. L'Etat et la ville de Paris s'associèrent à ce mouvement de reconnaissance; un terrain fut choisi au cimetière du Père-Lachaise, et M. Dumilâtre fut chargé de l'exécution du projet.

L'inauguration de ce moment a eu lieu, il y a quelques semaines, au milieu d'un grand nombre de savants.

L'artiste s'est heureusement inspiré de la tombe de Cavaignac, cette merveille du cimetière Montmartre. Sur un socle de marbre blanc, il a couché les figures de ces héros, coulés en bronze.

Unis dans la mort, comme ils l'avaient été dans la vie et le sacrifice, Crocé-Spinelli et Sivel le seront également dans leur dernière demeure.

### A travers la France. — Blois

Blois, importante station de la ligne de Paris à Tours (réseau d'Orléans), bâtie en amphithéâtre sur la rive droite de la Loire, à 180 kilomètres au sud de Paris, chef-lieu du département de Loir-et-Cher, peuplé de 20,515 habitants, siège d'un tribunal de première instance et de commerce, avec Bourse et Société d'agriculture, possédant un évêché, un collège communal, grand et petit séminaire, était autrefois la capitale du Blaisois, chef-lieu d'élection, bailliage, présidial; avait une chambre des comptes qui relevait du parlement de Paris; son évêché datait de 1697. Le titre de comté lui était acquis depuis la dynastie des Carolingiens, et son château était devenu depuis Louis II un château royal.

Pendant toute la période du moyen âge et la première partie de la Renaissance, Blois a tenu une grande place dans l'histoire française. C'est dans cette ville que Charles d'Orléans réunit une véritable cour de gens de lettres.

Depuis le règne de Henri IV, la grande politique s'éloigne de Blois. Le château sert encore d'asile cependant à la disgrâce de Marie de Médicis, après la disgrâce du maréchal d'Ancre. Sous Louis XIV, Gaston d'Orléans lui rend quelques uns des jours du roi Louis XII. La Fontaine vint y séjourner quelque temps. Le roi traverse la ville plusieurs fois et y a sa première rencontre avec Mlle de La Vallière.

Le 2 avril 1814, après la première invasion, la cour impériale se retira à Blois. Tous les efforts tentés pour organiser une régence sérieuse furent inutiles; la présence du comte Schouvalow, venant seul chercher l'impératrice et le roi de Rome au nom des princes coalisés, suffit pour jeter le découragement et le désordre parmi les hauts fonctionnaires fugitifs.

Durant la guerre 1870-71, les Allemands s'emparèrent de Blois; après avoir enlevé, le 9 décembre 1870, presque par surprise le parc et le château de Chambord, ils paraissaient devant Blois, par la rive gauche, et menaçaient de bombarder la ville que nos troupes durent évacuer, afin de lui épargner les malheurs que n'eût pas manqué d'amener une résistance sans utilité.

Blois passe, avec raison, pour une des villes de France le plus agréablement situées. La disposition du sol sépare la ville en deux parties distinctes: les vieux quartiers construits sur le haut de la colline, forment la ville haute; ils sont généralement d'une construction irrégulière et dont l'antiquité ne manque pas de pittoresque; la basse ville s'étend au pied du coteau, le long d'un quai magnifique, qui se relie, à l'ouest, à la levée de Tours; un beau pont de onze arches traverse le fleuve et unit cette partie de la ville à un des plus importants faubourgs.

Après le château, classé parmi les monuments historiques, et qui a été restauré par l'architecte Duban, les monuments les plus remarquables sont l'évêché, bâti sous Louis XIV; la cathédrale, rebâti en 1678; Saint-Laumer ou Saint-Nicolas, monument historique; l'Immaculée-Conception autrefois l'église des jésuites; l'aqueduc, plusieurs hospices, la halle au blé, l'hôtel de la préfecture, la mairie, renfermant la bibliothèque communale, le théâtre, la poissellerie.

Les vins, eaux-de-vie, vinaigres, cuirs, draps, papier, bois à brûler et merrain, des fabriques de gants, des faïenceries, tanneries et corroiries, alimentent principalement l'industrie et le commerce de Blois.

### SONNET

POUR L'ALBUM DE Mlle AL. X...

L'espiègle Alexandrine  
Me demande un sonnet,  
J'aime autant sans farine  
Lui pétrir un beignet;

Car, celui qui connaît  
D'Apollon la doctrine  
Me prend pour un beaêt  
Dès lors que je burine.

D'ailleurs, je ne veux pas,  
Sédait par ses appas,  
Lui dire qu'elle est belle;

Et, jouer l'amoureux  
C'est la rendre rebelle  
Et moi bien malheureux.

C. P. BEAULIEU.

Caconna, avril 1881.

### ÇA ET LÀ

La princesse Louise s'embarquera pour le Canada le 19 ou le 26 de mai.

La législature de l'Etat de l'Indiana vient d'accorder aux semmes le droit de voter.

La compagnie sucrière de Coaticook a importé 22,000 livres de graines de betterave à sucre.

M. G. Couturé, maire de Lévis, a été nommé conseiller législatif pour la division de Lauzon, en remplacement de M. De Léry.

Le prince de Bismark et l'ambassadeur russe à Berlin sont à discuter sérieusement les mesures collectives à prendre contre les nihilistes.

Le Dr Catellier remplace le Dr Landry comme professeur de Pathologie à l'Université-Laval, à Québec. Le Dr Landry conservera le titre de professeur honoraire.

Nous sommes heureux d'annoncer que M. Fréchette a été élu docteur en droit de l'Université McGill et docteur es lettres de l'Université de Kingston. Le lauréat appelle les lauriers.

L'élection du supérieur du séminaire de Saint-Sulpice de Montréal, a eu lieu ces jours derniers. M. Colin, l'éminent prédicateur, est le nouveau supérieur, en remplacement de M. Baile.

Les bucherons qui reviennent de l'Ontario et de la Gatineau disent que cette année est la meilleure qu'ils aient eue depuis longtemps, les salaires ayant augmenté partout.

Il ne faut pas oublier que d'après les dispositions de la nouvelle loi concernant les banques, les billets de \$4 vont être retirés de la circulation dans tout le Canada, à partir du 1er juillet prochain. A compter de cette date, la plus basse dénomination des billets émis par ces institutions sera de \$5.

Un homme de couleur au barreau du Nouveau-Brunswick.

C'est M. A.-B. Walker, natif de la province de Québec, phonographe et écrivain bien connu, qui a suivi ses examens pour le barreau à Frédéricton. M. Walker est le seul nègre qui ait été nommé avocat au Canada.

MM. Armand Renaud et Cléophas Lamy, ecclésiastiques, le premier du diocèse de Montréal et le second de celui des Trois Rivières, sont de retour d'un long voyage en Europe et en Palestine. Ils ont surtout visité la France, l'Espagne,

l'Italie, et en dernier lieu la Terre-Sainte. Leur voyage a duré un an et leur a été très-agréable. Ils sont actuellement au séminaire de Nicolet.

La fabrique de beurre de Saint-Jérôme sera prête à fonctionner au commencement de l'été, peut-être avant. Nos cultivateurs, stimulés par les encouragements de notre infatigable curé, s'empresment de s'inscrire comme fournisseurs du lait nécessaire à cette usine. Elle coûtera environ \$3,000. Les bassins pour recevoir le lait et le laisser crêmer représentent à eux seuls une valeur de \$800.

La semaine dernière, dans l'après-midi, le gouverneur-général, accompagné de ses aides-de-camp était sorti en voiture pour faire une promenade sur le bord de la rivière Gatineau. Rien ne faisait prévoir un accident, lorsque tout à coup, la voiture se brisa et tous les promeneurs furent précipités sur la route. Heureusement qu'ils en furent quittes pour de légères blessures. Ils revinrent en ville dans une voiture que leur procura un fermier près de la demeure duquel l'accident était arrivé.

### CORRESPONDANCE

MONTRÉAL, 24 avril 1881.

M. Edmond Hardy, directeur de "l'Harmonie de Montréal."

Cher monsieur,

Je suis trop heureux de vous rendre le témoignage que c'est à titre gratuit que vous avez offert les services de votre orchestre pour le concert projeté au bénéfice de Jules Jehin-Prume. S'il y a eu des rumeurs à ce contraire, j'affirme solennellement qu'elles sont mensongères.

J'ai l'honneur d'être, en vous remerciant ainsi que les membres de "l'Harmonie de Montréal,"

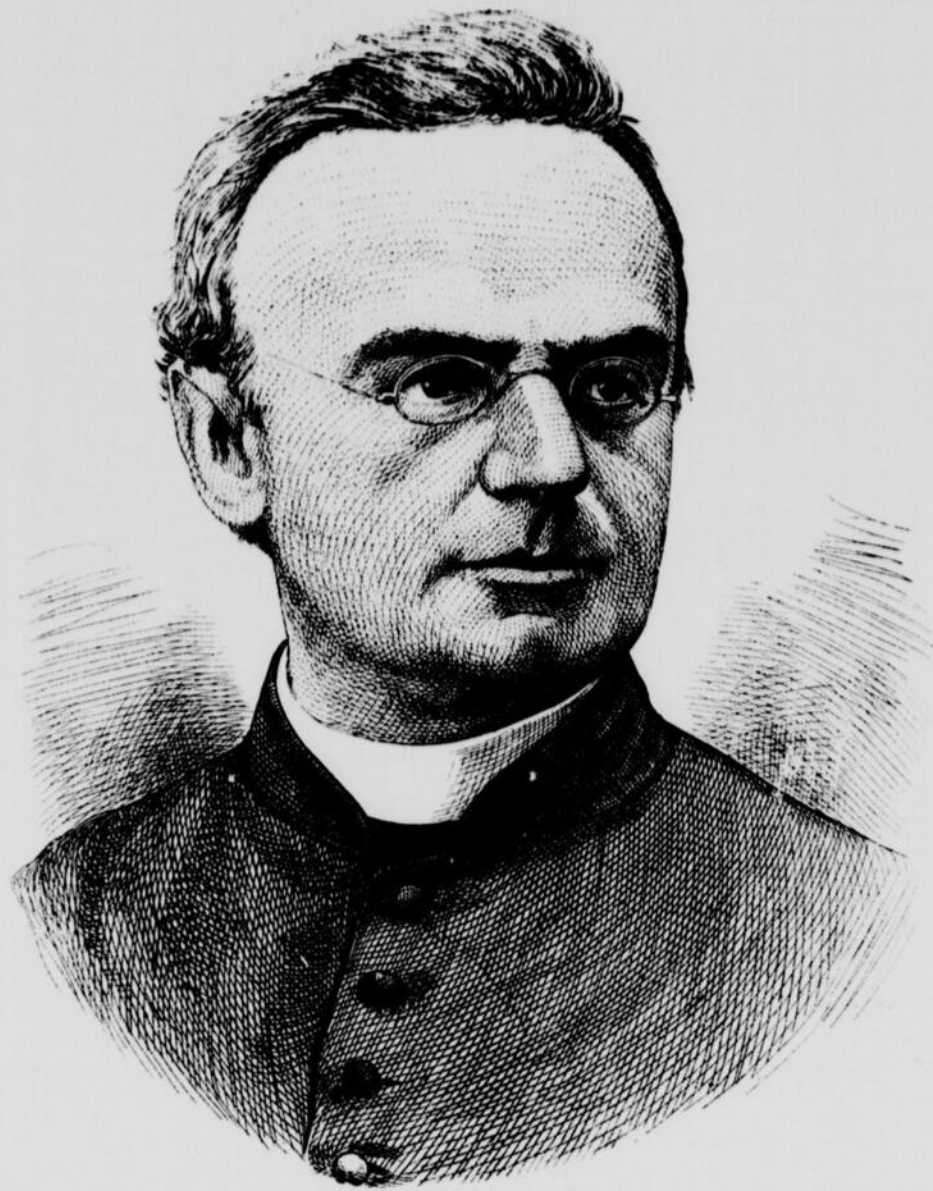
Votre tout dévoué,

LOUIS FRÉCHETTE.

### BEACONSFIELD ET GLADSTONE

On ne lira pas sans intérêt le contraste suivant, qu'un journal établissait, quelques jours avant la mort de lord Beaconsfield, entre celui-ci et M. Gladstone: "Si l'accident dont le premier ministre s'est rétabli si rapidement fût arrivé à lord Beaconsfield, il est à craindre qu'il eût été fatal. Mais si d'un côté la vitalité de M. Gladstone est plus grande que celle de son illustre rival, de l'autre il est la victime de faiblesses dont lord Beaconsfield est entièrement exempt. Le chef conservateur n'a pas les mêmes aptitudes que M. Gladstone pour le travail, ni la même voracité insatiable pour les occupations intellectuelles, mais il est passé maître dans un art dont M. Gladstone est tout à fait ignorant: l'économie de la force. Lord Beaconsfield ne prodigue jamais son énergie pour des soucis superflus. Les événements ne répondent pas toujours à ses espérances. Mais ces choses ne le troublent guère. De même qu'il considère l'enthousiasme comme une maladie du sang, ainsi il est d'opinion que le regret est une consommation inutile de puissance. Un tel tempérament, don de la nature fortifié par la pratique, est en lui même le secret de la vigueur et du succès d'un homme public. Cependant, M. Gladstone en est tout à fait dépourvu. L'esprit toujours en activité et impressionnable est alternativement une source de force et de faiblesse, de pouvoir et de langueur. M. Gladstone souffre actuellement de ses défauts naturels. Il est souffrant et troublé, ennuyé et désappointé."

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



M. LE G. V. L'ÉGARÉ DE QUÉBEC



INCENDIE DU SÉMINAIRE DE RIMOUSKI

## A. M. FAUCHER DE SAINT-MAURICE

SONNET

Vous avez raconté sur des pages d'airain  
Le règne des Français sur le sol du Mexique :  
J'aime à lire souvent le récit pathétique  
Des événements qu'à décrits votre barin :

Car, soit que vous pleuriez sur la tombe tragique  
De Maximilien, l'auguste souverain,  
Ou que vous souffletiez d'un suprême dédain  
Le front de Juárez, le bandit héroïque,

Vous respectez toujours l'austère vérité ;  
Et, lorsque je parcours votre livre enchanté,  
Je crois ouïr chanter les oiseaux du tropique.

Je crois humer l'odeur du banane vanté,  
Je sens que votre cœur noble et patriotique  
Palpite pour la France et pour la liberté !

W. CHAPMAN.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES

ANGLETERRE

Les funérailles de lord Beaconsfield ont été magnifiques. L'illustre défunt a été inhumé à Hughenden, selon son désir, dans le caveau où repose sa femme. Un train spécial a amené de Londres le prince de Galles, le duc de Connaught et le prince Léopold. La reine avait envoyé une superbe couronne qui a été placée sur le cercueil. Une foule considérable encombrait le parcours du cortège qui s'est mis en marche à midi. Les cloches de Wycombe ont sonné pendant toute la cérémonie, le temps était sombre et le matin il pleuvait à torrents. Plus tard le temps s'est éclairci. Lorsque les cérémonies religieuses ont été terminées le corps a été déposé dans le caveau. Le cercueil était littéralement couvert de fleurs qui ont été envoyées de toutes les parties du pays.

Le testament de lord Beaconsfield lègue le manoir Hughenden et toutes les autres propriétés à son neveu, C. R. Disraeli. Toutes ces propriétés seront léguées ensuite aux descendants mâles de la famille, pourvu qu'ils portent tous le nom de Disraeli.

Tous les papiers sont laissés à la garde de lord Rowton qui est chargé de les publier comme bon lui semblera, à l'exception de la correspondance privée dont la publication ne sera permise qu'au consentement des personnes intéressées. Il y a une clause qui porte qu'aucune partie de sa correspondance avec la reine ne sera publiée sans le consentement de la reine ou celui de ses successeurs.

Une scène pénible a eu lieu dans la Chambre des Communes. Quand M. Bradlaugh s'est présenté pour prêter serment, sir Stafford Northcote prit la parole pour demander que le président fasse défense à ce député de le faire. MM. Bright et Gladstone parlèrent contre la motion. Après un débat très animé, la motion de sir Stafford fut acceptée par 208 voix contre 175. M. Bradlaugh refusa alors de se retirer, et on dut employer la force pour le faire sortir. Cet incident a causé beaucoup de sensation.

Les conservateurs anglais présenteront en comité un amendement à la loi agraire. Les évêques d'Irlande ont envoyé à M. Gladstone une requête demandant plusieurs changements au projet de loi concernant la tenure des terres.

Parnell ne pouvant s'empêcher de voir avec faveur le bill des terres proposé par le gouvernement, ses amis craignent qu'ils ne perde sa popularité et ne soit supplanté par Dillon. Celui-ci est plus violent que jamais. Il veut tout ou rien. On craint beaucoup que les grands propriétaires d'Irlande ne se hâtent, avant l'adoption du bill, d'expulser la plupart de leurs fermiers qui n'auront pas acquitté leurs obligations envers eux. On s'attend que ces actes de rigueur provoqueront les troubles sérieux.

RUSSIE

Plusieurs nouvelles mines ont été découvertes par la police de St-Petersbourg. Une certaine quantité de dynamite a été trouvée au sein d'une charge de foin intro-

duite dans la cour du palais du czar. Le nouvel empereur prend des précautions extrêmes pour protéger sa vie. Son appel aux autres puissances ne sera pas entendu. La France, entr'autres, refuse d'entrer dans une coalition contre les nihilistes et les socialistes. C'était attendu. Bismarck est prêt à sévir, comme toujours ; on parle d'un complot tramé contre lui et déjoué par la police.

Le grand duc Constantin, accusé de coopération avec les nihilistes, a été condamné au pénitencier pour la vie. C'était le frère de l'empereur défunt.

On voit que le mal n'est pas seulement dans le peuple en Russie.

FRANCE

La France montre une grande vigueur en Tunisie. La campagne est déjà fort avancée, et les troupes françaises ont pris possession de plusieurs des principales villes de ce pays.

M. Emile de Girardin, l'un des plus remarquables journalistes de la France, est mort à l'âge de 75 ans. Il a joué un rôle marquant dans la presse française. Il occupait un siège dans la Chambre des députés.

AFRIQUE

Du Sud de l'Afrique on mande que les Boers s'agitent de nouveau et qu'un soulèvement est probable.

## LES TREMBLEMENTS DE TERRE

La détresse causée par le tremblement de terre qui vient d'avoir lieu à Chio est presque inconcevable. Sur une population de 70,000 personnes, de 8 à 10,000 ont été tuées et 15,000 blessées. Une population prospère et comparativement à l'aise se trouve ainsi face à face avec la famine et avec le danger de la peste, un dixième de son nombre étant mort, un quart des survivants n'ayant point de maisons pour se loger, et étant dépourvus de ressources, sauf celles que la charité pourra leur procurer. Les effets d'une semblable calamité épouvanteraient les cœurs les plus durs si on pouvait s'en faire une juste idée. Mais il est impossible à celui qui ne les a pas vus de ses yeux de réaliser les horreurs d'une telle scène. En Angleterre et dans le reste de l'Europe on fait des souscriptions pour les victimes, dont la détresse recevra par là quelque soulagement. Rien ne terrifie, ne paralyse l'esprit, ne détruit la force intellectuelle, le courage moral, comme un tremblement de terre. La terre est pour nous tous un emblème de stabilité tel que quand elle semble perdre les qualités qu'on lui prête naturellement, l'homme est saisi d'une crainte abjecte qui l'énerve complètement. L'angoisse mentale qui l'étreint dépasse celle que peut lui inspirer toute autre forme de danger. Il semble pour un temps aussi impuissant à contrôler les émotions de son esprit qu'à contrôler la terre elle-même. Le désastre de Chio, venu si peu après celui de Cassamicciola, en Ischia, attire naturellement l'attention sur les grands tremblements de terre qui ont eu lieu depuis le commencement de l'ère chrétienne.

On parle d'un qui aurait eu lieu en 742, et qui aurait détruit plus de cinq cents villes en Asie et en Macédoine, et dont le nombre de victimes dépassait tout calcul. En 936, il y eut un grand tremblement de terre qui renversa Constantinople et bouleversa toute la Grèce. En 1158, 20,000 personnes furent tuées en Syrie par un tremblement de terre, et on rapporte qu'en 1268, 60,000 personnes eurent le même sort en Silésie. Bien que l'Angleterre soit comparativement exempte de tremblements de terre, Glastonbury fut détruit par un en 1274, et le choc fut ressenti par toute l'Angleterre. Un autre renversa une partie de la cathédrale de St Paul et l'église du Temple en 1580. En 1626, trente villes de Naples furent détruites par un tremblement de terre ou 70,000 personnes trouvèrent la mort. En 1667, des secousses de tremblement de terre assaillirent pendant trois mois Schamaki, en Russie, où on estime que 80,000 personnes perdirent

la vie. On a souvent décrit le tremblement qui eut lieu en 1692, à la Jamaïque. La terre se contracta et se souleva comme la mer, et il s'ouvrit des crevasses qui engloutirent un grand nombre de personnes ; les uns furent pris par le milieu du corps, d'autres n'avaient que la tête au dehors. A l'île Port-Royal, les trois quarts des bâtisses furent détruites et englouties avec presque tous leurs occupants. Une frégate, mouillée à l'un des quais, fut emportée par dessus les maisons pour être déposée sur une qu'elle écrasa. En Sicile, des secousses de tremblement de terre se firent sentir par tout le pays en 1693. La cité de Catane fut engloutie avec ses 18,000 habitants ; il n'en resta pas une seule trace. Quarante-neuf autres places furent détruites ou endommagées, et environ cent mille personnes perdirent la vie. En 1793, Jeddo, au Japon, fut détruit de fond en comble par un tremblement de terre où périrent 200,000 personnes. En 1731, Pékin fut le théâtre d'une semblable catastrophe, et 100,000 personnes trouvèrent la mort sous les ruines. En 1746, le Pérou éprouva un tremblement de terre qui secoua toute la côte, et qui fit envahir par les flots une grande étendue de pays. Lima fut détruit, et sur 23 navires qui se trouvaient à Callao, 19 sombrèrent. 200 personnes seulement, sur 4,000 habitants, eurent la vie sauve. En 1730, la mer envahit l'ancienne ville de Pinco, autrement dit la Conception, et la détruisit presque entièrement ; une semblable catastrophe eut encore lieu en 1751 ; et enfin en 1835 la côte fut de nouveau envahie par une vague causée par un tremblement de terre, laquelle balaya tout sur son passage et emporta un grand nombre des habitants.

Le grand tremblement de terre de Lisbonne en 1755 est connu de tous les lecteurs. Un grondement de tonnerre sous terre, un choc violent, et, en moins de six minutes, 60,000 personnes avaient perdu la vie. La mer recula pour s'élaner sur la ville en vagues de 50 pieds de hauteur. Les montagnes du Portugal furent ébranlées jusque dans leurs fondements, et le sommet de quelques-unes s'entreouvrit. Ce fut le plus grand tremblement de terre dont il soit fait mention. Humboldt dit qu'il fut ressenti sur une étendue de terre quatre fois aussi grande que l'Europe. Il fut ressenti sur les grands lacs du Canada. Il détruisit une ville dans le Morocco et fit périr 10,000 personnes. On le sentit sur mer en différents endroits. La destruction du nouveau quai à Lisbonne, avec tout le monde qui s'y trouvait, est l'un des grands épisodes de ce tremblement de terre.

En 1772, 3,000 personnes furent englouties par un tremblement de terre qui détruisit 40 villages dans le Java. En 1783, il commença en Calabrie une série de tremblements de terre qui dura quatre ans, et causa, estime-t-on, la mort à plus de 40,000 personnes, et il en mourut encore 10,000 de la peste qui suivit les tremblements de terre. En 1812, la ville de Caracao fut réduite en ruines par un tremblement de terre qui coûta la vie à 12,000 personnes. En 1815, sur une population de 12,000 personnes dans la province de Tomboro, île de Sunbava, situées à 200 milles de Java, rien que 26 échappèrent à la mort. Ce résultat fut dû en partie à une éruption volcanique qui causa des tremblements de terre, des trombes et des nuages de cendres qui se transportèrent jusqu'à une distance de 800 milles.

En 1819, il y eut à Cutch, dans le delta de l'Indus, un tremblement de terre qui affecta un rayon de plus de mille milles. Des villages entiers furent submergés, et la terre se montra là où on n'en avait jamais vu auparavant. Le fort et le village de Cindrav fut englouti sous les vagues. En 1828, Sir A. Burns alla en chaloupe à la toue, qui paraissait seule au milieu d'une grande étendue d'eau. En 1832, les côtes du Chili furent le théâtre d'un tremblement de terre qui se fit sentir simultanément sur une étendue de plus de douze mille milles du nord au sud, et fit périr un grand nombre d'habitants. En 1837, une ligne de tremblement de terre de cinq cents milles de longueur et 75 de

largeur visita la Syrie et tua 6,000 personnes. En 1857, la Calabrie fut de nouveau le théâtre de tremblements de terre qui détruisirent plusieurs villes et à peu près 10,000 personnes. On estime que de 1783 à 1857, cette étendue de pays a perdu 111,000 personnes par les tremblements de terre. Le grand tremblement de terre de l'Amérique Centrale en 1868 est encore frais à la mémoire d'un bon nombre de nos lecteurs. Il détruisit Arequipa, Iquique, Arica, Tacna, et autres villes du Pérou et de l'Equateur, avec des flottes et autres biens pour \$300,000,000, et 40,000 personnes perdirent la vie. En 1871, Bathang, en Chine, fut détruit par un tremblement de terre qui coûta la vie à 2,298 personnes. San José de Cuta, et autres places dans la Colombie, furent visitées en 1875 par un tremblement de terre qui fit périr 1,400 personnes. En 1880, il y eut en Autriche un sérieux tremblement de terre qui dura du 9 au 15 novembre, détruisit la ville d'Agram et affecta toute la contrée entre Vienne et l'Adriatique. Un grand nombre de personnes y ont trouvé la mort. Il y a à peine un mois que la ville de Cassamicciola, dans l'Ischia—île de la baie de Naples—a été détruite par un tremblement de terre, où 300 personnes, sur une population de 4,000 âmes, ont perdu la vie. C'est la deuxième fois dans ce siècle que cette île est éprouvée de la sorte. En février 1828, il y eut un tremblement de terre qui affecta sérieusement l'île, et un homme qui visita la place en octobre suivant trouva encore toutes les maisons sans toit. Le récent désastre de Chio est un des plus grands qui aient jamais eu lieu, le nombre des pertes de vie sur celui de la population affectée étant remarquablement grand.

## AVIS

Nous prions nos abonnés de nous payer leur abonnement afin de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent et de pouvoir en même temps obtenir la prime. On doit avoir remarqué que nous nous efforçons, depuis quelque temps, de publier des feuilletons et des gravures d'un grand intérêt. On devrait nous tenir compte de nos efforts. Nous commencerons bientôt la publication d'un autre feuilleton illustré plus intéressant encore peut-être que le *Capitaine de quinze ans*. Si on ajoute à cela l'avantage d'avoir la prime, il nous semble que c'est assez pour engager nos lecteurs à acquiescer à notre juste demande. Pourquoi nous obliger à envoyer des agents, à faire pour rien des dépenses si considérables ?

## Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de pomons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'Irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquels sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

## QUESTION VITALE

Il est admis par tous les hommes sérieux que le système de colonisation suivi dans la province de Québec est inefficace, incapable d'influer sensiblement sur le développement de nos ressources et de notre population. Il faut de toute nécessité renoncer à ce système ruineux, qui nous a coûté plus d'un million depuis la confédération, et trouver moyen de garder nos jeunes gens dans le pays et d'y ramener une partie de nos compatriotes des Etats-Unis.

C'est facile ; mais, pour cela, il faut que le gouvernement renonce au système des chemins de colonisation, qui n'est bien souvent qu'un moyen déguisé de favoriser des amis politiques, et concentre tous ses efforts et ses ressources sur l'établissement direct des colons, et fournisse à ces derniers les moyens de vivre sans misère durant trois ou quatre ans. Ceci est absolument nécessaire, et ce point capital doit former la base de tout système sérieux et durable. Autrefois, les jeunes gens se viraient avec un courage héroïque à l'œuvre du défrichement ; ils ne reculaient pas devant les privations et les misères de tout genre qu'il fallait endurer pour s'établir au milieu de la forêt ; la faim, l'isolement, le travail opiniâtre et si rude qu'exige le défrichement, ne les effrayaient nullement, et ils s'enfonçaient dans les grands bois avec une énergie qui a depuis passé à l'état de légende dans l'histoire des Bois-Francs. Les choses ont bien changé depuis. Les chemins de fer nous ont mis à quelques heures de marche des grands centres industriels des Etats-Unis, le bien-être, le goût du confortable se sont répandus dans nos campagnes, et aujourd'hui, les jeunes gens prennent le chemin si facile des Etats-Unis de préférence au sentier si rude de la forêt. Ce qui était naguère une nécessité est devenu une espèce d'engouement fatal, et, à moins de lui offrir des avantages incontestables, des moyens d'établissement sûrs et faciles, notre jeunesse finira par prendre en masse le chemin des Etats-Unis et grossir de plus en plus le courant d'émigration qui a pris des proportions si alarmantes depuis deux ou trois ans.

Mais qu'on offre à ces jeunes gens le moyen de s'établir sans misère sur les terres de la couronne, qu'on leur assure les ressources nécessaires pour vivre pendant trois ou quatre ans, et ils renonceront bien vite à l'idée d'émigrer aux Etats-Unis. Bien plus : en offrant les mêmes avantages à ceux qui sont déjà chez nos voisins, on en fera infailliblement revenir un grand nombre.

Voici ce que nous proposerions de faire pour obtenir ce résultat si désirable :

Au lieu de donner des sommes considérables pour ouvrir ou réparer des chemins de colonisation, dont l'utilité n'est rien moins que problématique, que le gouvernement emploie chaque année toutes ces ressources pour fonder deux ou trois colonies. Qu'il assure à chaque colon \$100 pour la construction d'une maison, \$100 pour la construction d'une grange, \$10 par acre, jusqu'à concurrence de quinze acres pour défrichement, le tout payable sur le certificat de l'agent du département de l'agriculture, et les colons ne se feront pas attendre pour profiter de ces avantages. Avec ces \$350, un homme peut vivre avec sa famille pendant trois ou quatre ans, c'est-à-dire le temps qu'il mettra à les gagner et à mettre par là son lot de terrain en état de le faire vivre. Ce point assuré, le colon n'aura plus horreur des misères, des privations de la première phase du défrichement, et s'enfoncera volontiers dans la forêt. Et nous sommes convaincu que la perspective de se procurer aussi facilement et en aussi peu de temps une ferme en bon état d'exploitation serait beaucoup plus attrayante pour la plupart de nos jeunes cultivateurs, que celles d'aller s'installer dans les manufactures américaines.

Pour donner à ce système toute la vigueur résultant de l'union, de la concentration des ressources, il faudrait l'organiser à la fois que deux ou trois établissements de colonisation et y diriger tous ceux qui demanderaient à bénéficier des

avantages offerts par le gouvernement. Chaque établissement serait divisé en lots, et autant que possible les lots seraient pris à tour de rôle, c'est-à-dire les uns à la suite des autres, afin de mettre les colons plus en lieu de s'aider mutuellement. L'église serait bâtie au centre de l'établissement, sur un lot qui serait donné gratuitement à cette fin, pour fournir en partie les moyens de subsistance au curé. Enfin, le gouvernement mettrait dans chaque établissement un moulin à scie et un moulin à farine portatif, ainsi que cela se fait dans le Nord-Ouest, afin de permettre aux colons de faire le bois et moudre le grain nécessaires à la construction de leurs bâtisses et à la nourriture de leurs familles. Les frais de sciage et de mouture seraient payés en déduction des allocations pour bâtisses et défrichement, en sorte que le gouvernement serait assuré de refaire les frais d'achat et d'entretien de ces moulins. Il pourrait même établir au sein de chaque colonie un dépôt de grains de semence et de provisions, où les colons pourraient se procurer à bon marché tout ce dont ils auraient besoin sous ce rapport.

Tout naturellement, le colon serait tenu de rembourser ces avances au gouvernement, ainsi que le prix d'achat de son lot ; mais, pour lui rendre ces obligations moins onéreuses, presque insensibles, il ne commencerait à rembourser que quatre ou cinq ans après la prise de possession de son lot, qui serait alors en bon état d'exploitation, et, pour lui rendre la besogne plus facile, les remboursements seraient repartis par petites sommes sur une période de vingt ans, ce qui ferait environ \$20 par année.

Ces remboursements annuels formeraient un fonds de colonisation qui dépasserait bientôt le budget d'autant. Avec \$60,000 par année, le gouvernement pourrait établir environ 175 familles de colons. Ces 175 colons rembourseraient au bout de la cinquième année chacun \$20, ou \$3,540 ; ceux de la deuxième année en rembourseraient autant au bout de six ans, ce qui ferait \$7,080 la sixième année, et ainsi de suite, en augmentant de \$3,540 par année, ce qui formerait un fonds de \$70,800, sans compter les intérêts, au bout de vingt ans. Alors le gouvernement aurait établi 4,375 familles, environ 40,000 personnes, sur les terres de la couronne et sans toucher à ses ressources ordinaires, il aurait un fonds annuel de \$70,800 à consacrer à la colonisation, tandis qu'avec le système suivi jusqu'aujourd'hui, on se trouve en définitive sans argent et sans colons.

Le système que nous recommandons est précisément celui que suivent aux Etats-Unis et en Australie, avec un succès marquant, presque toutes les compagnies qui font de la colonisation de leurs domaines une affaire de spéculation. Et comme ces compagnies réussissent à merveille, nous ne voyons guère pourquoi le gouvernement ne ferait pas de même. Après tout, il n'a rien à risquer en changeant le système suivi jusqu'aujourd'hui, puisque le système n'a rien produit et que nos populations continuent à émigrer en masse.

**Un conseil.**—Il faut avoir bien soin de ne pas laisser endommager les prairies par les animaux le printemps. Les Américains disent, avec raison, qu'une vache a cinq gueules, c'est-à-dire qu'elle détruit autant d'herbe avec chacun de ses quatre pattes qu'elle peut en manger. Au Danemark, où le beurre se fabrique en grand pour l'exportation, bon nombre de cultivateurs préfèrent nourrir leurs vaches à l'étable pendant l'été afin de ne pas faire fouler l'herbe. Et c'est surtout à cette époque de l'année où la terre est très humide, qu'il faut éviter de laisser passer les animaux dans les prairies.

—L'annonce dans notre journal d'une nouvelle machine pour semer toutes sortes de grains est un sujet qui intéresse tous les cultivateurs. Le prix courant jusqu'ici a été de \$70 à \$100 chaque machine. Le bas prix et la garantie qu'il est égal à toute autre machine est une suffisante recommandation.

## FIN D'UN EXPLORATEUR

On a retrouvé récemment les restes de l'explorateur Ludwig Leichhardt, ainsi que le journal de sa dernière expédition :

Depuis vingt-trois ans, dit le *Standard*, le docteur Leichhardt a fourni le sujet de bien des volumes de voyages et de romans en Australie ; les conjectures de toutes sortes relativement au sort de cet explorateur et de ses compagnons n'ont cessé d'occuper l'imagination des Australiens. Pour eux, cette question présente un intérêt aussi tragique que le dernier voyage de sir John Franklin ou que la mort de Mungo Park ; mais la tragédie antipodienne l'emporte sur ces derniers au point de vue du mystérieux.

Le sort de Franklin est aujourd'hui suffisamment connu pour que l'histoire puisse en parler. Les musées de Londres possèdent des reliques de son expédition, et les ossements de quelques-uns des braves marins qui l'accompagnèrent dans les régions du pôle reposent dans leur patrie. Mais, depuis le jour où le docteur Leichhardt a dépassé la hutte du dernier stockman pour pénétrer à l'intérieur du continent australien, on n'a pu obtenir aucun renseignement, ni retrouver la moindre trace de son passage. Il est entré dans l'obscurité et a disparu aussi complètement de la vue du monde civilisé que s'il avait été englouti au fond de l'Océan.

L'exploration de l'Australie a coûté la vie à bien des hommes courageux. Cunningham a été massacré il y a plus de trente-cinq ans sur les bords du Bogan ; Kennedy a péri de même dans la péninsule du cap York ; Burke et Wills sont morts de faim dans les solitudes de Barcoo. Mais, quelque triste qu'ait été la fin de ces intrépides chercheurs, celle du jeune Leichhardt a excité une sympathie plus grande encore.

Botaniste distingué, il venait de passer avec succès ses examens de doctorat à l'Université de Berlin lorsque le gouvernement de Sidney, qui avait créé une station militaire à Port-Victoria, sur les côtes de la terre d'Arnhem pour la protection des naufragés, songea à envoyer une mission en vue de trouver une route par terre entre ce point et la baie de Moreton. Leichhardt prit la direction de cette mission. C'était en 1844. S'avancant le long des rives du Dawson et du Mackenzie, vers le nord, jusqu'aux sources du Burdekin, et de là à l'ouest à travers un plateau, il trouva une route facile jusqu'au golfe de Carpentaria.

En suivant les rivages de cette profonde échancrure de l'Australie septentrionale, il atteignit le Roper, traversa la terre d'Arnhem jusqu'à la péninsule et arriva à Port-Essington, ou Victoria, après un voyage de 3,000 milles, accompli en moins de quinze mois. Les colons crurent voir un revenant, le pays qu'il venait de traverser ayant toujours été regardé comme impraticable et sa mort ayant paru si certaine, que des poèmes et des éloges avaient été composés à sa mémoire. On ouvrit une souscription pour lui venir en aide, et le gouvernement colonial lui fit don de 1,000 liv. stg.

En 1847, Leichhardt, accompagné d'hommes résolus et expérimentés, partait pour une nouvelle exploration au centre de l'Australie. Il se proposait de franchir le continent jusqu'à la rivière du Cygne. Sa dernière dépêche, adressée du Cogoon, était datée du 3 avril 1848. Depuis lors, on n'a plus jamais eu de ses nouvelles.

Expéditions sur expéditions furent envoyées à sa recherche, suppositions sur suppositions furent faites quant à la route qu'il avait pu prendre. Enfin, l'année dernière, le gouvernement de Sydney chargea Skulthorpe, bushman très au courant des habitudes et de la langue des aborigènes, de la conduite d'une nouvelle expédition dans les régions où l'on croyait que Leichhardt avait péri. C'est cette expédition qui vient de retrouver sa trace, ainsi que le journal où sont relatées les péripéties de son aventureux voyage.

## LES EMBAUICHEURS

Un fait étrange, dit le *Quotidien*, s'est passé il y a quelques jours à Saint-Isidore, comté de Dorchester.

Un individu, portant l'habit religieux des jésuites de New York, s'est présenté le matin dans la maison d'un particulier.

Respectueusement questionné sur l'objet de sa visite, il a déclaré qu'il était jésuite, sa large tonsure en était la preuve. Toutefois, l'hôte de cet étrange visiteur, peu accoutumé à ce genre de visite, flairait quelque truc, l'habit ne fait pas le moine. Au bout d'un certain temps, le jésuite avoua qu'il avait laissé son ordre pour venir engager les jeunes gens des paroisses canadiennes à aller aux Etats-Unis pour travailler aux briqueries. Le zélé missionnaire n'eut pas tout le succès auquel il s'attendait en prononçant ces paroles ; son hôte le tança si vertement qu'il fut contraint de quitter cette maison où l'on ne partageait pas ses idées.

C'était un dimanche, et le zélé jésuite ne pouvait manquer d'assister à la messe, il alla en conséquence se placer gravement dans un des bancs de l'église, et se prépara à entendre dignement l'office.

"Mais voilà bien une autre chose !"

Le curé, que l'on avait informé immédiatement de l'arrivée de cet embaucheur déguisé, monte en chaire et dénonce l'émigration aux Etats-Unis comme funeste à la patrie et pleine de dangers pour les émigrants. Il fait un magnifique sermon, et ne ménage nullement ces agents éhontés qui parcourent les campagnes afin d'essayer d'enrôler à leur suite quelques victimes de leurs promesses mensongères.

Notre pauvre jésuite était tout à fait mal à son aise. Blanc et rouge tour à tour, il perdait vraiment toute la dignité de son caractère ! Il avait précipitamment relevé son collet Romain ; mais les moyens de cacher sa tonsure, qui attirait les regards de tous les assistants ! Il fut donc forcé de subir l'épreuve qui était aussi un terrible châtement.

Dès que la messe fut terminée, le zélé embaucheur prit la clef des champs et disparut sans que onques depuis n'en ait entendu parler.

Cette curieuse aventure montre jusqu'à quel point l'embauchage est pratiqué ; tous les moyens possibles et impossibles sont employés. Qu'on se mette donc sur ses gardes partout. L'on remarque que les embaucheurs n'apparaissent plus que dans les paroisses éloignées des villes, pensant avoir ainsi bon jeu des cultivateurs qui y résident. Mais heureusement que les pasteurs veillent sur leurs chers troupeaux, et surtout démasquent ces hypocrites et ces traîtres.

## VARIÉTÉS

Le comble de la méchanceté :  
Ouvrir et fermer une porte sans cesse afin de l'entendre crier.

—Dis-moi, mon cher Toupin, est-ce que ta chambre est chaude ?

—...Oui. Avec un bon tapis, de bons rideaux, de forts bou-relets et un feu soutenu, il y fait bon... en été !

Un pauvre homme vint un jour à un avare et lui dit :

—J'ai une grâce à vous demander.

—Moi pareillement, dit l'avare, mais accordez-moi la mienne la première.

—Accordé.

—Ma faveur, dit l'avare, est que vous ne me demandiez rien.

—Une veuve pratique.

Le lendemain de la mort de son époux, elle versait d'abondantes larmes que rien ne pouvait tarir.

Comme on cherchait à la consoler :

—Non, dit-elle, laissez-moi pleurer tout mon soul ; après je n'y penserai plus.

Un brave homme vient de perdre un procès qui durait depuis plusieurs années. Après avoir parcouru le libellé du jugement :

—Attendu ceci....

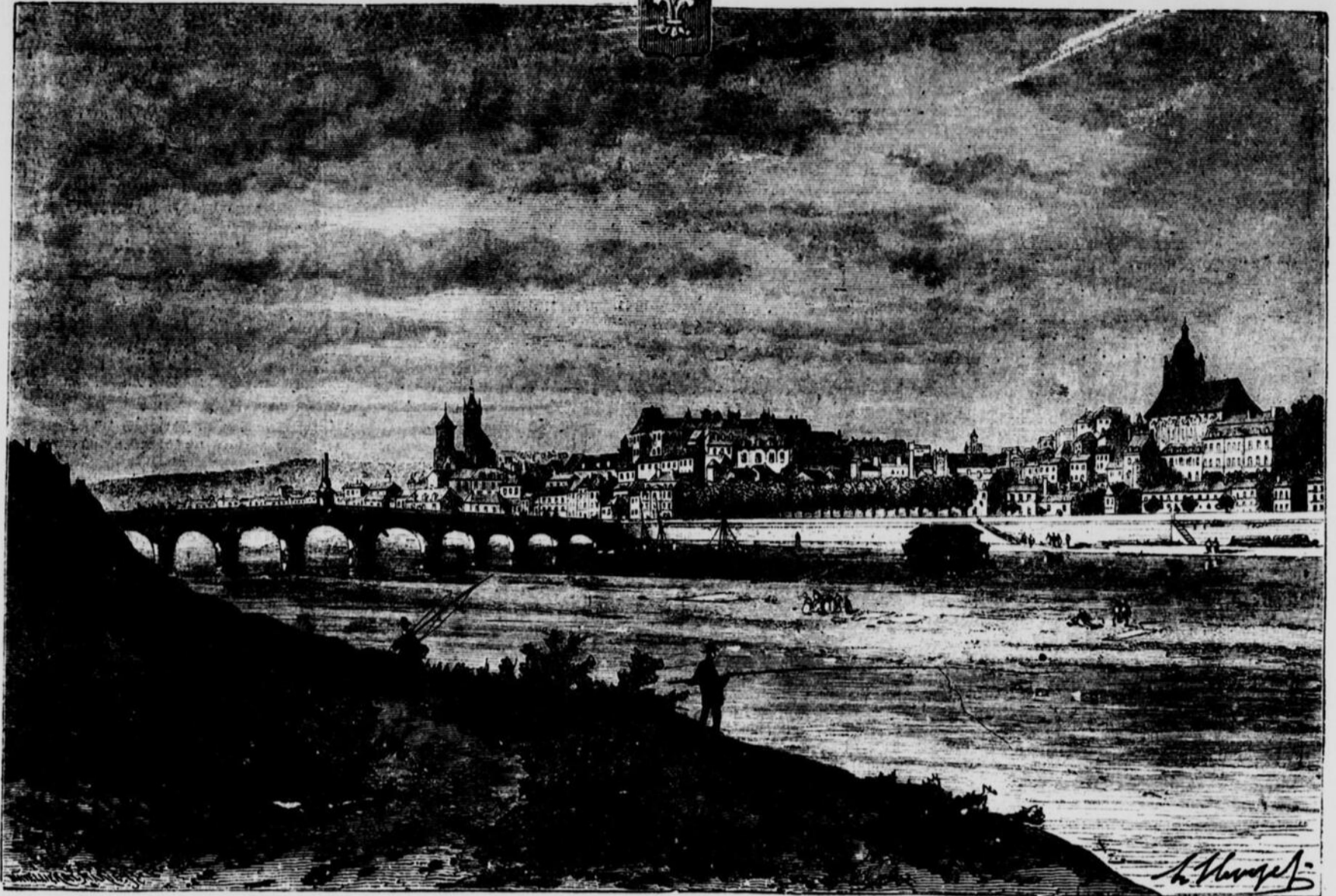
—Attendu cela....

—Attendu autre chose....

—Attendu... attendu....

—Sapristi ! s'écria le plaideur, je ne m'étonne plus qu'ils m'aient fait attendre si longtemps !

A TRAVERS LA FRANCE



BLOIS



PARIS—LE TOMBEAU DE CROCE-SPINELLI ET SIVEL, INAUGURÉ LE 25 MARS, AU CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE



TUNIS—VUE PRISE DE LA ROUTE DE CARTHAGE



UNE PORTE D'ENTRÉE DE TUNIS

# UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

## CHAPITRE XIV

QUELQUES NOUVELLES DU DR LIVINGSTONE

Mrs. Weldon, demeurée seule, ne s'attacha, tout d'abord, qu'à cette pensée. C'est que huit jours s'écouleraient avant que Negoro ne revint lui demander une réponse définitive. C'était le temps de réfléchir et de prendre un parti. De la prohibé du Portugais, il ne pouvait être question, mais de son intérêt. La "valeur marchande" qu'il attribuait à sa prisonnière devait évidemment sauvegarder celle-ci, et la prémuir, momentanément au moins, contre toute tentative qui pourrait la mettre en danger. Peut-être trouverait-elle un moyen terme qui lui permettrait d'être rendue à son mari, sans que James Weldon fût obligé de venir à Kazonndé. Sur une lettre de sa femme, elle le savait bien, James Weldon partirait, il braverait les périls de ce voyage dans les plus dangereuses contrées de l'Afrique. Mais, une fois à Kazonndé, lorsque Negoro aurait entre les mains cette fortune de cent mille dollars, quelle garantie James W. Weldon, sa femme, son enfant, cousin Bénédicte, auraient-ils qu'on les laisserait repartir ? Un caprice de la reine Meina ne pouvait-ils les empêcher ? Cette "livraison" de Mrs. Weldon et des siens ne se ferait-elle pas dans de meilleures conditions, si elle s'opérait à la côte, en un point déterminé, ce qui épargnerait à James Weldon et les dangers du voyage à l'intérieur, et les difficultés, pour ne pas dire les impossibilités du retour ?

C'est à quoi réfléchissait Mrs. Weldon. C'est pourquoi elle avait refusé tout d'abord d'accéder à la proposition de Negoro et de lui donner une lettre pour son mari. Elle pensa aussi que si Negoro avait remis sa seconde visite à huit jours, c'était sans doute parce qu'il lui fallait ce temps pour préparer son voyage, sinon il fût revenu plus vite lui forcer la main.

—Voudrait-il véritablement me séparer de mon enfant ? murmura-t-elle.

En ce moment, Jack entra dans la hutte, et, par un mouvement instinctif, sa mère le saisit, comme si Negoro eût été là prêt à le lui arracher.

—Tu as un gros chagrin, mère ? demanda le petit garçon.

—Non, mon Jack, non ! répondit Mrs. Weldon. Je pensais à ton papa ! Tu serais bien aise de le revoir ?

—Oh ! oui, mère ! Est-ce qu'il va venir ?

—Non... non ! Il ne faut pas qu'il vienne !

—Alors, nous irons le retrouver ?

—Oui, mon Jack !

—Avec mon ami Dick... et Hercule... et le vieux Tom ?

—Oui... oui !... répondit Mrs. Weldon, en baissant la tête pour cacher ses larmes.

—Est-ce que papa t'a écrit ? demanda le petit Jack.

—Non, mon chéri.

—Alors, tu vas lui écrire, mère ?

—Oui... oui... peut-être !... répondit Mrs. Weldon.

Et, sans le savoir, le petit Jack intervenait directement dans la pensée de sa mère, qui, pour ne pas lui répondre autrement, le couvrit de baisers.

Il convient de dire maintenant qu'aux divers motifs qui avait poussé Mrs. Weldon à résister aux injonctions de Negoro, se joignait un autre motif, qui n'était pas sans valeur. Mrs. Weldon avait peut-être une chance très inattendue d'être rendue à la liberté sans l'intervention de son mari et même contre le gré de Negoro. Ce n'était qu'une lueur d'espoir, bien vague encore, mais c'en était une.

En effet, quelques mots d'une conversation, surpris par elle plusieurs jours auparavant, lui avaient fait entrevoir un secours possible dans un terme rapproché, on pourrait dire un secours providentiel.

Alvez et un métis d'Oujiji causaient à quelques pas de la hutte qu'occupait Mrs. Weldon. On ne s'étonna guère que le sujet de la conversation de ces estimables négociants fût précisément la traite des noirs. Les deux courtiers de chair humaine parlaient d'affaires. Ils discutaient l'avenir réservé à leur commerce et s'inquiétaient des efforts que faisaient les Anglais pour le détruire, non-seulement à l'extérieur, par les croisières, mais à l'intérieur du continent par leurs missionnaires et leurs voyageurs.

José-Antonio Alves trouvait que les explorations de ces hardis pionniers ne pouvaient que nuire à la liberté des opérations commerciales. Son interlocuteur partageait absolument sa manière de voir, et pensait que tous ces visiteurs, civils ou religieux, devraient être reçus à coups de fusil.

C'était bien un peu ce qui se faisait ; mais, au grand déplaisir des négociants, si l'on tuait quelques-uns de ces curieux, il en passait quelques autres. Or, ceux-ci, de retour dans leur pays, racontaient en "exagérant," disait Alves,

les horreurs de la traite, et cela nuisait énormément à ce commerce, beaucoup trop déconsidéré déjà.

Le métis en convenait et le déplorait, surtout en ce qui concernait les marchés de N'yangwé, d'Oujiji, de Zanzibar et de toute la région des grands lacs. Là étaient successivement venus Speke, Grant, Livingstone, Stanley et autres. C'était un envahissement ! Bientôt, toute l'Angleterre et toute l'Amérique auraient occupé la contrée !

Alvez plaignait sincèrement son confrère, et il avouait que les provinces de l'Afrique centrale avaient été jusqu'ici moins maltraitées, c'est-à-dire moins visitées ; mais l'épidémie de voyageurs commençait à se répandre. Si Kazonndé avait été épargnée, il n'en était pas ainsi de Cassange et de Bihé, où Alvez possédait des factoreries. On se rappelle même qu'Harris avait parlé à Negoro d'un certain lieutenant Cameron qui pourrait bien avoir l'outrecuidance de traverser l'Afrique d'un côté l'autre, et, après y avoir entré par Zanzibar, d'en sortir par l'Angola.

Le traitant avait raison de craindre, en effet, et l'on sait que, quelques années après, Cameron au sud, Stanley au nord, allaient explorer ces provinces peu connues de l'ouest, décrire les monstruosités permanentes de la traite, dévoiler les complacités coupables des agents étrangers, et en faire retomber la responsabilité sur qui de droit.

Cette exploration de Cameron et de Stanley, ni Alvez ni le métis n'en pouvaient rien connaître encore ; mais, ce qu'ils savaient, ce qu'ils dirent, ce que Mrs. Weldon entendit, et ce qui était d'un grand intérêt pour elle, en un mot, ce qui l'avait soutenue dans son refus de souscrire immédiatement aux demandes de Negoro, c'était ceci :

Avant peu, très-probablement, le Dr David Livingstone arriverait à Kazonndé.

Or, l'arrivée de Livingstone avec son escorte, la grande influence dont le grand voyageur jouissait en Afrique, le concours des autorités portugaises de l'Angola qui ne pouvait lui manquer, cela pouvait amener la mise en liberté de Mrs. Weldon et des siens, malgré Negoro, malgré Alvez ! C'était peut-être leur rapatriement dans un délai rapproché, et sans que James Weldon eût eu à risquer sa vie dans un voyage dont le résultat ne pouvait qu'être déplorable.

Mais y avait-il quelque probabilité que le Dr Livingstone dût prochainement visiter cette partie du continent ? Oui, car, en suivant cet itinéraire, il allait compléter l'exploration de l'Afrique centrale.

On sait quelle a été l'existence héroïque du fils du petit marchand de thé de Blantyre, village du comté de Lanark. Né le 13 mars 1813, DAVID LIVINGSTONE, le second de six enfants, devenu à force d'études théologien et médecin, après avoir fait son noviciat dans le "London Missionary Society," débarqua au Cap en 1810, avec l'intention de rejoindre le missionnaire Moffat dans l'Afrique méridionale.

Du cap, le futur voyageur se rendit au pays des Béchuanas qu'il explora pour la première fois, revint à Kuruman, épousa la fille de Moffat, cette vaillante compagne qui devait être digne de lui, et, en 1843, il fonda une mission dans la vallée de Mabotsa.

Quatre ans plus tard, on le retrouva établi à Kolobeng, 225 milles au nord de Kuruman, dans la contrée des Béchuanas.

Deux ans après, en 1849, Livingstone quitta Kolobeng avec sa femme, ses trois enfants, et deux amis, MM. Oswell et Murray. Le 1er août de la même année, il découvrait le lac N'gami, et revenait à Kolobeng, en descendant le cours du Zougou.

Pendant ce voyage, Livingstone, arrêté par le mauvais vouloir des indigènes, n'avait pu dépasser le N'gami. Une seconde tentative ne fut pas plus heureuse. Une troisième devait réussir. Reprenant alors la route du nord avec sa famille et M. Oswell, après des misères effroyables, manque de vivres, manque d'eau, qui pensèrent lui coûter la vie de ses enfants, il atteignait, le long du Chobé, affluent du Zambèze, le pays des Makalolos. Leur chef, Sébituané, le rejoignit à Linyanti. A la fin de juin 1851, le Zambèze était découvert, et le docteur revenait au Cap pour repatrier sa famille en Angleterre.

En effet, Livingstone voulait être seul à risquer sa vie dans l'audacieux voyage qu'il allait entreprendre.

Il s'agissait, cette fois, en partant du Cap, de traverser obliquement l'Afrique du sud à l'ouest, de manière à gagner Saint-Paul de Loanda.

Le docteur partit avec quelques indigènes, le 3 juin 1852. Il arriva à Kuruman et longea le désert de Kalahari. Le 31 décembre, il entra à Litoubarouba et retrouvait le pays des Béchuanas ravagé par les Boers, anciens colons hollandais, qui étaient maîtres du Cap avant la prise de possession qui fut faite par les Anglais.

Livingstone quitta Litoubarouba le 16 janvier

1853, pénétra au centre des Bamangouatos, et, le 23 mai, il arriva à Linyanti, où le jeune souverain des Makalolos, Sékéléton, le reçut avec grand honneur.

Là, le docteur, retenu par des fièvres intenses, s'adonna à étudier les mœurs de la contrée, et, pour la première fois, il put constater les ravages que faisait la traite en Afrique.

Un mois après, il descendait le cours du Chobé, atteignait le Zambèze, entra à Naniélé, visitait Katonga et Libenia, arrivait au confluent du Zambèze et du Leeba, formait le projet de remonter par ce cours d'eau jusqu'aux possessions portugaises de l'ouest, et revenait, pour s'y préparer, à Linyanti, après neuf semaines d'absence.

Le 11 novembre 1853, le docteur, accompagné de vingt-sept Makalolos, quitta Linyanti, et, le 27 décembre, il atteignit l'embouchure du Leeba. Ce cours d'eau fut remonté jusqu'au territoire des Baloddas, là où il reçoit le Makondo, qui vient de l'est. C'était la première fois qu'un homme blanc pénétrait dans cette région.

Le 14 janvier, Livingstone entra à la résidence de Shinté, le plus puissant souverain des Baloddas, qui lui faisait bon accueil, et, le 26 du même mois, après avoir traversé le Leeba, il arrivait chez le roi Katéma. Là, bonne réception encore, et départ de la petite troupe, qui, le 20 février, campa sur les bords du lac Dilolo.

A partir de ce point, pays difficile, exigences des indigènes, attaques des tribus, révolte de ses compagnons, menaces de mort, tout conspira contre Livingstone, et un homme moins énergique eût abandonné la partie. Le docteur résista, et, le 4 avril, il atteignait les rives du Coango, vaste cours d'eau qui forme la frontière est des possessions portugaises, et va se jeter au nord dans le Zaïre.

Six jours après, Livingstone entra à Cassange, où le traitant Alvez l'avait vu à son passage, et, le 31 mai, il arrivait à Saint-Paul de Loanda. Pour la première fois et après deux ans de voyage, l'Afrique venait d'être obliquement traversée du sud à l'ouest.

Ce fut le 24 septembre de la même année que David Livingstone quitta Loanda. Il longea la rive droite de cette Coanza qui avait été si funeste à Dick Sand et aux siens, parvint au confluent du Lombé, croisant de nombreuses caravanes d'esclaves, repassa par Cassange, en partit le 20 février, traversa le Coango et atteignit le Zambèze à Kawawa. Le 8 juin, il retrouvait le lac Dilolo, revoyait Shinté, descendait le Zambèze et rentrait à Linyanti, qu'il quittait le 3 novembre 1855.

Cette seconde partie du voyage, qui allait ramener le docteur vers la côte orientale, devait lui faire achever complètement cette traversée de l'Afrique de l'ouest à l'est.

Après avoir visité les fameuses chutes Victoria, la "fumée tonnante," David Livingstone abandonna le Zambèze pour prendre la direction du nord-est. Passage à travers le territoire des Batokas, indigènes abrutis par l'inhalation du chanvre, visite au roi Mbourouma, vue des ruines de Zumbo, ancienne ville portugaise, rencontre du chef Mpendé, le 17 janvier 1856, alors en guerre avec les Portugais, enfin arrivée à Tété, sur les bords du Zambèze, le 2 mars, tels furent les principales étapes de cet itinéraire. Le 22 avril, Livingstone quitta cette station, riche autrefois, descendant jusqu'au delta du fleuve, et arrivait à Quillimane, à son embouchure, le 20 mai, quatre ans après avoir quitté le Cap. Le 12 juillet, il s'embarquait pour Maurice, et, le 22 décembre, il était de retour en Angleterre, après seize ans d'absence.

Prix de la Société de Géographie de Paris, grande médaille de la Société de Géographie de Londres, réceptions brillantes, rien ne manqua à l'illustre voyageur. Un autre eût peut-être pensé que le repos lui était bien dû. Le docteur ne le pensa pas, et parti le 1er mars 1858, accompagné de son frère Charles, du capitaine Bodinfield, des docteurs Kirk et Meller, de MM. Thornton et Baines, il arriva en mai sur la côte de Mozambique, ayant pour objectif de reconnaître le bassin du Zambèze.

Tous ne devaient pas revenir de ce voyage.

Un petit steamer, le *Mu-Robert*, permit aux explorateurs de remonter le grand fleuve par la bouche de Kongoné. Ils arrivèrent à Tété le 8 septembre. Reconnaissance du bas cours du Zambèze et du Chiré, son affluent de gauche, en janvier 1859, visite du lac Chiroua en avril, exploration du territoire des Manganjas, découverte du lac Nyassa, le 10 septembre, retour aux chutes Victoria le 9 août 1860, arrivée de l'évêque Mackenzie et de ses missionnaires à l'embouchure du Zambèze le 31 janvier 1861, exploration du Rovouma sur le *Pionnier* en mars, retour au lac Nyassa en septembre 1861, et résidence jusqu'à la fin d'octobre ; arrivée, le 30 janvier 1862, de Mme Livingstone et d'un second steamer, le *Lady Nyassa*, tels furent les faits qui marquèrent les premières années de cette nouvelle expédition. A ce moment, l'évêque Mackenzie et l'un des missionnaires avaient déjà succombé aux intempéries du climat, et, le 27 avril, Mme Livingstone mourait dans les bras de son mari.

En mai, le docteur tenta une seconde reconnaissance du Rovouma, puis, à la fin de novembre, il rentra dans le Zambèze, remontait le Chiré, perdit, en avril 1863, son compagnon Thornton, renvoyait en Europe son frère Charles et le docteur Kirk, épuisés par les maladies, et le 10 novembre, pour la troisième fois, il revoyait le Nyassa, dont il complétait l'hydrographie. Trois mois après, il se retrouvait à l'embouchure du Zambèze, passait à Zanzibar, et, le 20 juillet 1864, après cinq ans d'absence, il arrivait à Londres, où il publiait son ouvrage intitulé : *Exploration du Zambèze et de ses affluents*.

Le 28 janvier 1866, Livingstone débarquait de nouveau à Zanzibar. C'était son quatrième voyage qui commençait !

Le 8 août, après avoir assisté aux horribles scènes que provoquait la traite des esclaves dans cette contrée, le docteur, n'emmenant, cette fois, que quelques cipayés et quelques nègres, se retrouvait à Mokalaos, sur les bords du Nyassa. Six semaines plus tard, la plupart des hommes de l'escorte prenaient la fuite, revenaient à Zanzibar, et y répandaient faussement le bruit de la mort de Livingstone.

Lui, cependant, ne reculait pas. Il voulait visiter le pays compris entre le Nyassa et le lac Tanganyika. Le 10 décembre, guidé par quelques indigènes, il traversa la rivière Loangona, et, le 2 avril 1867, il découvrit le lac Liommba. Là, il resta un mois entre la vie et la mort. A peine rétabli, le 30 août, il atteignit le lac Moéro, dont il visita la rive septentrionale, et, le 21 novembre, il entra dans la ville de Cazembé, où il demeura quarante jours, pendant lesquels il renouvela deux fois son exploration du lac Moéro.

De Cazembé, Livingstone pointa vers le nord, dans le dessein d'atteindre l'importante ville d'Oujiji, sur le Tanganyika. Surpris par des crues, abandonné de ses guides, il dut revenir à Cazembé, redescendant au sud, le 6 juin, et, six semaines après, gagna le grand lac Bangouéolo. Il y resta jusqu'au 9 août et chercha alors à remonter vers le Tanganyika.

Quel voyage ! A partir du 7 janvier 1869, la faiblesse de l'héroïque docteur était telle qu'il fallait le porter. En février, il atteignit enfin le lac et arriva à Oujiji, où il trouvait quelques objets envoyés à son adresse par la compagnie orientale de Calcutta.

Livingstone n'avait plus qu'une idée alors, gagner les sources ou la vallée du Nil en remontant le Tanganyika. Le 21 septembre, il était à Bambarré, dans le Manyouéba, contrée des cannibales, et arrivait au Loualaba, — ce Loualaba que Cameron allait soupçonner et Stanley découvrir n'être que le haut Zaïre ou Congo. A Mamehéla, le docteur fut quatre-vingts jours malade, n'ayant que trois serviteurs. Le 21 juillet 1871, il repartait enfin pour le Tanganyika, et, le 23 octobre seulement, il rentrait à Oujiji. Ce n'était plus qu'un squelette.

Cependant, avant cette époque, on était depuis longtemps sans nouvelles du voyageur. En Europe, on pouvait le croire mort. Lui-même avait presque perdu l'espoir d'être jamais secouru.

Onze jours après sa rentrée à Oujiji, le 3 novembre, des coups de fusil éclatent à un quart de mille du lac. Le docteur arrive. Un homme, un blanc, est devant lui.

—Le docteur Livingstone, je présume ?

—Oui, répondit celui-ci en soulevant sa casquette, et avec un bienveillant sourire.

LEURS MAINS SE SERRÈRENT AVEC EFFUSION.

—Je remercie Dieu, reprit l'homme blanc, de ce qu'il m'a permis de vous rencontrer.

—Je suis heureux, dit Livingstone, d'être ici pour vous recevoir.

Le blanc était l'Américain Stanley, reporter du *New-York Herald*, que M. Bennett, directeur du journal, venait d'envoyer à la recherche de David Livingstone.

Au mois d'octobre 1870, cet Américain, sans une hésitation, sans une phrase, simplement, en héros, s'était embarqué à Bombay pour Zanzibar, et, reprenant à peu près l'itinéraire de Speke et Burton, après des misères sans nombre, sa vie plusieurs fois menacée, il arrivait à Oujiji.

Les deux voyageurs, devenus deux amis, firent alors une expédition au nord du Tanganyika. Ils s'embarquèrent, poussèrent jusqu'au cap Magala, et, après une minutieuse exploration, furent d'avis que le grand lac avait pour déversoir un affluent du Loualaba. C'est ce que Cameron et Stanley lui-même allaient absolument déterminer quelques années après. Le 12 décembre, Livingstone et son compagnon étaient de retour à Oujiji.

Stanley se prépara à partir. Le 27 décembre, après huit jours de navigation, le docteur et lui arrivèrent à Ourimba, puis, le 23 février, ils entraient à Kouihara.

Le 12 mars fut le jour des adieux.

—Vous avez accompli, dit le docteur à son compagnon, ce que peu d'hommes auraient fait, et beaucoup mieux que certains grands voyageurs. Je vous en suis bien reconnaissant. Dieu vous conduise, mon ami, et qu'il vous bénisse !

—Puisse-t-il, dit Stanley, s'emparant de la main de Livingstone, vous ramener sain et sauf parmi nous, cher docteur.

Stanley s'arracha vivement à cette étreinte, et se détourna pour ne pas montrer ses larmes.

—Adieu, docteur, cher ami, dit-il, d'une voix étouffée.

—Adieu ! répondit faiblement Livingstone.

Stanley partit, et, le 12 juillet 1872, il débarqua à Marseille.

Livingstone allait reprendre ses recherches. Le 25 août, après cinq mois passés à Kouihara, accompagné de ses domestiques noirs, Souzi, Chouma et Anoda, de deux autres serviteurs, de Jacob Wainwright, et de cinquante-six hommes envoyés par Stanley, il se dirigea vers le sud du Tanganyika.

Un mois après, la caravane arrivait à M'oura, au milieu d'orages provoqués par une sécheresse extrême. Puis vinrent les pluies, le mauvais vouloir des indigènes, la perte des bêtes de somme, tombant sous les piques de la tsetse. Le 24 janvier 1873, la petite troupe était à Tchitounkoué. Le 27 avril, après avoir contourné à l'est le lac Bangouéolo, elle se dirigeait vers le village de Tchitambo.

Voilà le point où quelques traitants avaient laissé Livingstone. Voilà ce que savaient par eux Alvez et son collègue d'Oujji. On était très-sérieusement fondé à croire que le docteur, après avoir exploré le sud du lac, s'aventurerait à travers le Loanda, et viendrait chercher dans l'ouest des contrées inconnues. De là à remonter vers l'Angola, à visiter ces régions infestées par la traite, à pousser jusqu'à Kazondé, l'itinéraire semblait tout indiqué, et il était vraisemblable que Livingstone le suivait.

C'est donc sur l'arrivée prochaine du grand voyageur que pouvait compter Mrs. Weldon, puisqu'au commencement de juin, il y avait plus de deux mois qu'il devait avoir atteint le sud du lac Bangouéolo.

Or, le 13 juin, la veille du jour où Negoro devait revenir réclamer de Mrs. Weldon la lettre qui devait mettre cent mille dollars entre ses mains, une triste nouvelle se répandit, dont Alvez et les traitants n'eurent qu'à se réjouir.

Le 1er mai 1873, à l'aube naissante, le docteur David Livingstone était mort !

En effet, le 29 avril, la petite caravane avait atteint le village de Tchitambo, au sud du lac. On y apportait le docteur sur une civière. Le 30, dans la nuit, sous l'influence d'une douleur excessive, il exhala cette plainte qu'on entendit à peine. "Oh! deuil! deuil!" et il retomba dans l'assoupissement.

Au bout d'une heure, il rappelait son serviteur Souzi, demandait quelques médicaments, puis murmurait d'une voix faible :

— C'est bien ! Maintenant, vous pouvez vous en aller.

Vers quatre heures du matin, Souzi et cinq hommes de l'escorte entraient dans la hutte du docteur.

David Livingstone, agenouillé près de son lit, la tête appuyée sur les mains, semblait être en prière.

Souzi lui posa doucement le doigt sur la joue : elle était froide.

David Livingstone n'était plus.

Neuf mois après, son corps, transporté par ses fidèles serviteurs au prix de fatigues inouïes, arrivait à Zanzibar, et, le 12 avril 1874, il était inhumé dans l'abbaye de Westminster, au milieu de ceux de ses grands hommes que l'Angleterre honore à l'égal de ses rois.

(La suite au prochain numéro.)

## LE CÉLÈBRE AVOCAT PAILLET ET LA CÉLÈBRE LAFARGUE

Dans le cours de son baccalauréat, Paillet fut appelé à la défense d'une de ces causes destinées à agiter une époque et à laisser après elles de longs souvenirs. Une jeune femme d'une beauté contestée, mais d'un esprit, d'une distinction incontestable (Mme Lafarge) était accusée d'un genre de crime qui jamais, depuis deux siècles, n'avait aussi bruyamment retenti. Etrange physionomie, nature impénétrable, curieux mélange de bons et de mauvais instincts, de fierté hautaine et d'abandon, de franchise et d'astuce, de raffinement et de simplicité ; bourgeoise affolée d'aristocratie, de grandes manières et de luxe, avec un chétif patrimoine ; habile à captiver, à fasciner ; ardente à la domination, mais heureuse de se dire subjuguée ; rêvant enfin une indépendance que le romantisme du temps déclarait légitime et une égalité dans la vie conjugale qu'il osait revendiquer. Nul mieux qu'elle n'a dépeint d'un trait ce mal énervant jeté dans des âmes honnêtes par une école qui, avant de finir par des tableaux champêtres, se devait de troubler toute une génération et de la provoquer à la révolte contre les austérités du foyer : — "Vous n'êtes donc pas libre, lui demande le cavalier qui l'accompagne dans une de ses promenades ? — Mais je suis libre comme toutes les jeunes filles de notre beau pays de France élevées sous un gouvernement despotique, et je dois assouplir mon caractère aux volontés du grand autocrate qui m'élèvera un jour à la dignité de femme mariée."

Or, après quelques mois de mariage, celle qui pensait ou parlait ainsi, devenait subitement veuve. Était-elle donc criminelle cette accusée de vingt-quatre ans que protégeaient dans son accablement de grands noms, de puissantes familles, toute une société qui l'avait aimée depuis son enfance, au sein de laquelle elle avait brillé, séduit ? Parisienne d'origine, de goût et d'esprit, vivant dans l'idéal de ses rêves et des souriantes chimères de son imagination, était-elle un jour descendue de ces sphères pour montrer, dans d'odieuses combinaisons, une épouvantable perversité et demander à l'arsenic d'anté-

antir le lien qui la retenait loin des enivrements passés, dans un pays abrupte et désert, en face des dures images de la vie de province et de braves gens ravis, éblouis de ses charmes, mais dénués de ce qui avait distingué l'entourage mondain de sa jeunesse ?

Voilà ce que la justice, avec l'aide d'experts, se perdait à rechercher sur les confins de la psychologie et de la science des poisons, à travers des récits contradictoires, dans les replis d'une correspondance romanesque sortie de la plume la plus étincelante que jamais femme ait asservie à la poursuite de l'originalité.

Au milieu des émouvantes péripéties d'une procédure immense, incertaine, traversée d'incidents et d'ardentes controverses, durant le long et pénible enfantement d'un procès qui remplissait la presse et divisait l'Europe — on a pu le dire sans rien forcer — la famille de Marie Cappelle vint à Paillet et obtint son patronage. Il entra hardiment dans l'affaire, et le grave incident qui changea tout à coup la face du débat le trouva résolu à son poste, dévoué à sa cause. Si la dernière affirmation de la science renfermait un arrêt de mort, n'était-elle pas une incertitude de plus au milieu de déplorables tâtonnements ? De quel droit usait-on la recommander aux terribles sévérités de la justice ? Sobre et contenu mais plein d'énergie, Paillet demanda plus à la raison qu'à l'emportement et à la fougue. C'était sa manière de parler au juge, quel que fût le tribunal. L'éloquence n'est-elle pas là comme ailleurs, selon ce que le génie de l'orateur décide ! Paillet cita même d'Aguesseau à des hommes qui le connaissaient peu sans doute, mais le Chancelier avait dit de grandes choses sur les erreurs judiciaires et c'était le cas de les rappeler.

A peine rentrée dans sa chambre, après un arrêt qui lui laissait la vie, Marie Cappelle écrivait à son défenseur ce billet mêlé de ses larmes qui devint à son tour l'objet de tant de conjectures.

Ce samedi, 26 septembre.

"Je ne veux pas venir mêler une larme à votre douce réunion de famille, mais la pauvre Marie a besoin d'apporter à son noble défenseur un souvenir, une bénédiction. Oh ! je vous en prie, pensez au bien que vous m'avez fait, ne regrettez pas celui que vous auriez dû me faire. Si votre loyale et sublime éloquence n'a point détruit de haineuses préventions, elle a trouvé ces échos parmi de hautes intelligences, parmi de bons et simples cœurs, et si je suis condamnée, ne vous dois-je pas d'être restée aimée, pleurée par quelques-uns ?

"Je ne vous dirai pas ce que j'ai souffert, le désespoir de ma pensée, le doute de mon âme, je n'avais pas d'espoir pour la douleur à venir, pas de prière pour la douleur présente ; les hommes m'accablaient, et j'étais oubliée de Dieu !... Je ne suis pas morte, et puisqu'il me faut reprendre ma croix, je veux la porter dignement, me faire forte de mes amis, de mon innocence, porter la tête et le cœur haut, quoique sur le joug de l'iniquité.

"Alors que je saiblis, on me parle d'un pourvoi. Je ne vous demande pas de venir à mon aide pour son obtention ; mais, je vous en prie, guidez ici les démarches que l'on pourrait aussi faire. M. Rapail a eu d'assez longues conférences avec les chimistes de Limoges ; sa conviction s'est centuplée à l'expression de la leur. Il doit m'envoyer un mémoire que je vous adresserai aussitôt, afin que vous l'approuviez.

"Adieu, monsieur ; le succès n'aurait pu ajouter à mon intime reconnaissance ; votre noble et sainte défense restera l'ange-gardien de mon honneur.

"MARIE LAFARGUE."

.....

Dans le même temps, deux hommes se sont rencontrés qui, assurément, ont fait large mesure à l'éloquence judiciaire et laissé de grandes traces au palais. Ils avaient grandi parallèlement, recherchés

et admirés pour des mérites différents. Loin de se nuire, le rapprochement donnait à leurs talents plus de saveur et d'éclat. Les luttes qui, durant un quart de siècle, mirent aux prises Chaix-d'Est-Ange et Paillet sont restées mémorables.

Dans l'un, le barreau comptait un charme accompli, coloriste brillant, poussant les choses au relief jusqu'à les faire toucher du voigt ; prompt, dégagé, d'une souplesse juvénile, d'une adresse à dérouter la force, à l'ébranler, à la troubler, à l'anéantir ; habile à ruiner un argument à coups d'épigrammes, à force d'ironie et de persiflage ; s'emparant aussitôt de l'auditoire et le tenant en haleine, l'aiguillant au besoin ou le matant par un mot, par une sortie plus voulue qu'irritée, quand il se donnait trop à lui et, par de soudains applaudissements ou d'irrésistibles hilarités, nuisait à la majesté de l'audience, ou au succès de sa cause. Mais c'est dans la mise en scène que son art était à lui tout entier. Comme si la fréquentation du théâtre, un de ses plus chers délassements, lui eût fourni le secret d'amener les effets, il y excellait ; il amenait l'émotion de l'auditoire ; il amenait les dénégations d'un contradicteur pour en triompher d'un mot, qu'il avait prévu ; il amenait ses étonnements pour s'en étonner à son tour avec le public et le juge ; il amenait jusqu'aux réparties, qui cependant lui coûtaient si peu. Il avait, il pouvait avoir toutes les audaces, parce que, doué du tact le plus exquis et le plus rare, il savait le point juste où il devait s'arrêter et le dépassait jamais. Il a disparu avec le génie qu'il tenait de ses goûts, de sa fougue, emportant son art, parce qu'il était sa personnalité même.

Dans son adversaire, quel contraste ! Calme, droit, impassible, il attend patiemment la fin du plaidoyer. Rien de dur dans son regard, et pourtant il décourage les provocations. A la vivacité des saillies, au scintillement des traits, aux intrépidités de l'assaut, il sourit volontiers, mais discrètement, en interlocuteur qui tient sa réponse et ne la fera pas attendre. Avec lui, plus d'agitation, plus de ressauts ou de secousses ; il dit simplement des choses fortes. On s'attendait à une riposte enflammée et violente, et voilà des paroles d'apaisement. A quoi sert de blesser, quand on peut parler avec mesure ? L'édifice paraissait d'airain ; voilà qu'il se désagrège et croule à terre. La cause à peine exposée, la discussion n'est plus qu'un hors-d'œuvre : si l'avocat n'est point interrompu, c'est qu'il plaît à entendre. Ajoutez à cela un accent ferme et pénétrant, une aisance infinie, une politesse gracieuse témoignant qu'il n'a rien concédé au ressentiment. Paillet tenait ainsi une longue audience sans sortir de la cause, lui demandant tout et l'épuisant sans fatigue pour le juge plein de foi dans le récit, émerveillé de cette vive lumière graduellement répandue sur un vaste sujet et l'inondant enfin de toutes parts, sous tous les aspects. Ce n'était ni Dupin aîné avec son originale brusquerie et ses mots ; ni Philippe Dupin avec sa mordante parole, ni Berryer avec sa magistrale action, ni Chaix-d'Est-Ange avec son entraînant verve, ni Marie avec ses chaleureux emportements, ni Bethmont avec sa douce quiétude. C'était un autre avocat, semblable à lui-même et du talent le plus délicat, capable d'abattre d'un trait toute une augmentation, de décontenancer son adversaire par un tour d'esprit, par un sourire. "Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire." Ainsi pensait-on avec La Bruyère sous le charme de la parole de ce maître, le plus grand maître du barreau, si la plus grande éloquence est celle qui atteint le but avec le moins d'efforts et d'artifices. Orateur, il l'était plus qu'il ne tenait à le paraître. S'il sentait battre son cœur, il en comprimait les élans, renfermant en lui toutes ses agitations. Venait-il à s'oublier, aussitôt les vibrations de tout son être électrisaient l'auditoire et le retenaient en sa puissance.

JULES LE BERQUIER.

## FAITS DIVERS

**ENTERRÉE VIVANTE.** — Il y a quelque temps, Mme Banks, de Lynchburg, Illinois, fut entermée, bien que des personnes présentes aux funérailles crussent apercevoir des signes de vie dans le cadavre. Le lendemain des funérailles, on ouvrit la fosse et le cercueil, et on vit que les mains qu'on avait jointes sur la poitrine, étaient de chaque côté du corps. La supposant morte, aucun signe de vie n'étant visible, ils lui rajustèrent les mains, fermèrent le cercueil qu'ils descendirent dans la fosse et ils remplirent de nouveau.

Quelques jours plus tard, des amis persuadèrent au mari de faire examiner de nouveau les restes de sa femme, ce qu'il fit ; on trouva encore les mains dérangées et la chevelure était dépeignée. Il n'y avait pas le moindre signe de vie, et pour la troisième fois on confia les restes à la tombe. En ce temps, l'excitation devint intense dans la localité, et, le quatrième jour après l'enterrement on exhuma de nouveau le corps qui donnait encore des marques d'être revenu à la vie. Le cadavre fut transporté à son ancienne demeure, des médecins appelés et des restauratifs appliqués.

Aux dernières nouvelles, la malade reprenait des forces, se rétablissait, et sera bientôt, en toute probabilité, un exemple vivant d'une personne qui a passé quatre jours dans la tombe.

— Il y a près de Harrisburg, dans l'Ohio, un enfant de cinq ans qui paraît avoir le pouvoir de charmer les oiseaux. Il y a un an que sa mère a remarqué l'étrange fascination qu'elle exerçait sur les oiseaux. La petite fille était dans la cour entourée d'oiseaux blancs qui jouaient avec elle et répondaient à son appel. Elle les prenait dans sa main et ils se laissaient faire. Lorsqu'elle les lâchait, ils se rendaient à une courte distance et revenaient vite à elle. Elle en prit plusieurs qu'elle apporta à la maison pour les montrer à sa mère, laquelle pensant qu'elle leur ferait mal, les envoya dehors ; mais à peine la porte fut-elle ouverte que la bande se précipita dans la maison et alla se poser sur la tête de la petite fille et se mit à voltiger autour d'elle. Les oiseaux restèrent autour de la maison tout l'hiver, volant vers l'enfant aussitôt qu'elle sortait.

Les parents devinrent alarmés de cette puissance singulière, pensant qu'elle était de mauvais augure et que la mort visiterait leur maison. Mais la mort ne vint pas, et, dans le cours de l'été, la petite fille fut entourée d'oiseaux de toutes sortes. Elle les caressa avec tant de délicatesse, qu'une fois pris par elle l'oiseau ne manque jamais de retourner. L'hiver dernier, une bande d'oiseaux lui a tenu compagnie. Elle jouait avec eux des heures entières. Tous les matins, les oiseaux volaient sur sa fenêtre et ne la laissaient que lorsque le soleil se couchait à l'occident.

Le père et la mère de cette enfant sont pauvres et superstitieux, et ils ont caché la chose jusqu'à dernièrement de crainte qu'il ne leur arrivât malheur.

**DÉCOUVERTE DE CADAVRES.** — La semaine dernière, en creusant les fondations du nouveau collège, à la Côte-des-Neiges, près de Montréal, deux cadavres ont été découverts à quelques pieds de terre seulement. Ces deux corps ont dû être enterrés sans cercueils, car on n'a pas trouvé de bois où étaient les ossements. D'après la conformation de ces ossements, ces corps devaient être ceux de deux hommes de 30 à 40 ans. Cette trouvaille a donné lieu à bien des conjectures, car l'endroit où l'on a trouvé ces ossements était, avant l'établissement des révérends Pères de Sainte-Croix, une auberge existant depuis bien des années.

**LUSUS NATURE.** — Une vache appartenant à Mme Stuart, du canton Stymest, Miramichi, a donné naissance à un *lusus natura* à la fin de mars. Il est de la taille d'un veau ordinaire, mais ressemble plus à un ours qu'à autre chose. La tête et le corps avaient tout le type d'un ours. La bouche était munie de défenses, les oreilles étaient courtes, le corps couvert d'un long poil noir, et la queue courte. L'une des pattes de derrière portait une formidable griffe. La vache avait été poursuivie jusqu'au dehors du bois par un ours le printemps dernier.

**CURIEX.** — Qui aurait cru que le "vent" produit par un boulet de canon en passant, pouvait rendre un soldat aveugle ? Le général américain Henry Boynton vient d'obtenir une pension de \$12 en faveur de Ward A. Knox, autrefois de la compagnie C, 1er régiment de l'artillerie du Maine, pour cécité presque complète, causée par le passage d'un boulet de canon, à la bataille de Petersburg. Le coup n'a pas touché le soldat, mais le "vent" du boulet a péniblement affecté ses yeux. Il est presque complètement aveugle.

On dansait, il y a quelque temps, à l'occasion d'un mariage.

Pendant la danse, la mariée devint tout-à-coup pensive pendant qu'elle regardait tour à tour plusieurs des garçons qui dansaient.

— Tu es bien sérieuse, lui dit son mari, à quoi penses-tu donc ?

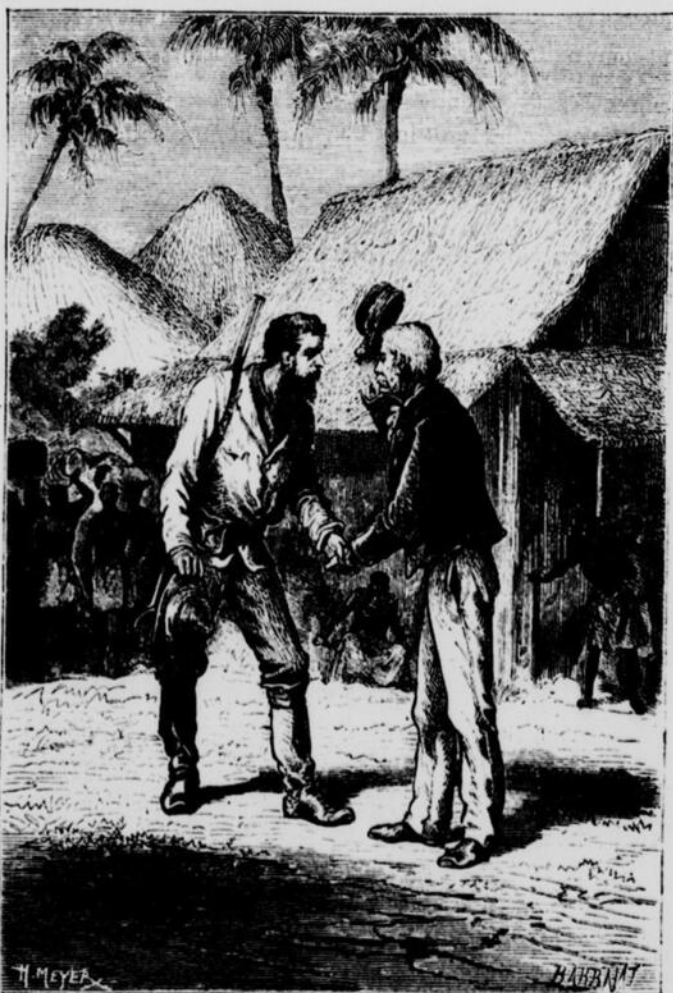
— Je me demande, répondit la jeune femme, lequel de mes anciens cavaliers je marierais si je devenais veuve.



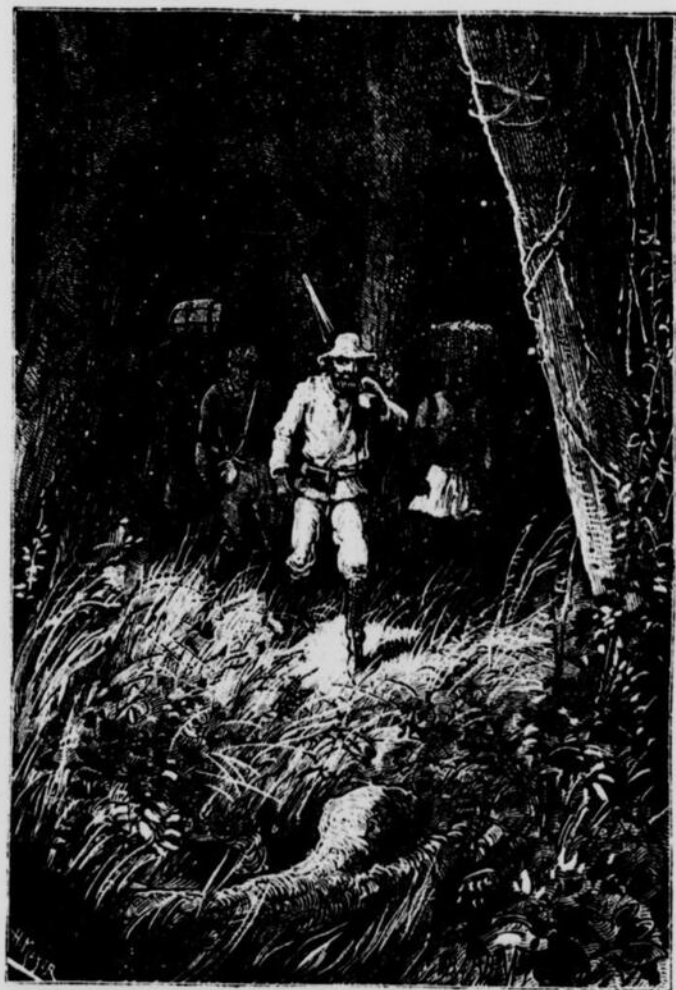
"Et qui achèteroit une blanche ?"



DAVID LIVINGSTONE



Leurs mains se serrèrent avec effusion



Pourquoi prenait-il cette direction ?

GRAVURES DU FEUILLETON

—Déjà nous nous sommes plu à annoncer le département de mode que la maison Gravel et Thibault vient d'ouvrir, nous insistons aujourd'hui car ces Messieurs ont mis tout en œuvre pour en faire un des plus beaux départements de ce genre de la rue Ste-Catherine. La preuve que la qualité et les bas prix se trouvent réunis, c'est que tous les jours grand nombre de dames viennent choisir leurs chapeaux lesquels sont fait avec la plus grande diligence possible ; nous invitons donc les personnes amis du bon goût de venir nous faire une visite. Inutile d'ajouter que le département de Tweed est des plus complets. En somme, comme quelquefois, essayer de vanter une chose c'est en atténuer le mérite, nous voulons en laissez juges ceux qui voudront bien se rendre chez Gravel et Thibault, 587, Ste-Catherine.

AUX MARCHANDS DE LA CAMPAGNE.— Nous invitons messieurs les marchands de la campagne à ne pas perdre de vue les avantages qui doivent les engager à venir s'approvisionner chez nous.

10. Nous sommes maintenant agents pour plusieurs manufactures européennes, et nous importons directement d'Europe et des Etats-Unis.

20. Nous transigeons aussi directement avec nos manufactures de cotons et tweeds canadiens.

30. Si à ces avantages on ajoute que nos dépenses sont de moitié moins fortes que celles des marchands de la rue St-Paul, il est facile de comprendre que nous pouvons vendre à bien meilleur marché qu'eux.

40. Etant à la fois marchands en gros et en détail, messieurs les marchands de la campagne trouveront mieux chez nous tout ce qui leur conviendra, car il faut que notre stock soit tenu constamment au plus grand complet et parfaitement assorti.

50. Enfin, nous séparons les pièces et les douzaines, et nous envoyons porter les marchandises aux dépôts de chemins de fer ou aux vapeurs, sans charges extra. Dupuis Frères, 605, rue Sainte-Catherine, coin de la rue Ancherst, Montréal.

DÉMÉNAGEMENT.—L. J. A. Surveyer a transporté son stock de FERRONNERIE, POELE, etc., de la rue Craig au No. 188, rue Notre-Dame, (vis à-vis la partie ouest du palais de justice.)

Reçus et à recevoir un grand nombre d'articles nouveaux et utiles ; on trouvera aussi les fameux SÉCHOIRS À RIDEAUX, patente de Gilray, et aussi ESCABEAUX patentés, etc. L. J. A. Surveyer, 188, rue Notre-Dame (Enseigne du Cadenas d'or.

## PETITE PAGE D'HISTOIRE

### LE MARIAGE DU DUC DE BORDEAUX

Henri Dieudonné de France avait alors vingt-six ans. Il était le premier gentilhomme du monde. Depuis trois ans, il débutait comme chef de son parti, par la sagesse et le patriotisme. Il était beau et "l'ensemble de sa figure présentait cette harmonie et cette pureté de lignes" que l'on admire encore chez lui. Ces qualités physiques, d'ailleurs, sont secondaires. Que nous importe à nous, desservants d'un prince, fidèles encore plus à notre honneur qu'à notre roi, que nous importe la figure du roi de France, quand son âme courageuse et droite nous est transparente ; quand partout où il se trouve on sent que la France est là ; quand, par la dignité de sa vie, il est à la fois, le souvenir, l'espérance et comme le témoignage vivant du contrat passé entre l'héroïsme du peuple français et les vertus de ses aïeux.

Depuis quelque temps la famille royale songeait à marier le duc de Bordeaux. Ce n'était pas les partis qui manquaient, nous en avons la preuve entre les mains. Les Bourbons exilés ne voulaient, à aucun prix, sacrifier la religion, la piété, les vertus domestiques. Comme Jacob à Eliézer, ils avaient dû dire aux négociateurs de cette grande entreprise : "Vous ne prendrez aucune des filles de Chanaan pour la faire épouser à mon fils." Les mariages de Louis XIV et Louis XVI et de Napoléon étaient la preuve éclatante que l'on n'épouse pas une nation comme la fille d'un roi. Le mariage de Mademoiselle avec le prince de Lusques fut l'avant-coureur de la bonne nouvelle. Les royalistes se racontaient avec attendrissement le rêve de la duchesse de Berry, Saint-Louis lui était apparu, la nuit, couvrant de son manteau royal Henri et Louise de France, les couronnant tous deux de ses fleurs de lys. Illusions touchantes de la foi qui prolongent la prière pendant le

sommeil, et que ne comprennent jamais ceux qui n'ont jamais prié, jamais aimé.

Tout à coup le duc de Bordeaux lui-même, annonça son mariage à la France. Son ambassadrice fut la charité. Elle apportait quarante mille francs. Henri de France se souvenait que le duc de Berry avait dit : "Il n'y a pas de fêtes là où les pauvres sont absents !"

\* \*

Hercules III duc de Modène, avait été le dernier descendant mâle de la branche directe d'Este : ses princes régnaient depuis des siècles, en Hanovre, en Brunswick, depuis près d'un siècle en Angleterre. Elle s'appela aussi guelfe, nom magique qui fut, mille ans, le nom de baptême des amoureux de l'Italie. La maison d'Este avait été la rivale artistique de la famille de Médicis ; elle avait occupé un rang d'honneur dans la Renaissance. Le Tasse fut son Homère. Hercules laissait pour héritière sa fille unique Béatrix-Adrienne ; elle épousa l'archiduc d'Autriche François de Lorraine, frère de Marie-Antoinette. De ce mariage naquirent François IV duc de Modène, marié à Béatrix de Savoie, et l'archiduc Maximilien d'Este, grand maître de l'ordre teutonique. François IV eut quatre enfants : François V, l'archiduchesse Marie-Thérèse Gaétane comtesse de Chambord, l'archiduchesse Béatrix, mariée au roi don Juan d'Espagne, père du roi don Carlos, et l'archiduc Ferdinand, mort du typhus à Brünn.

C'est au milieu de cette Cour de Modène, petite par sa puissance, grande par sa dignité, que fut élevée Marie-Thérèse : c'est là que le cœur de l'exilé, attiré par les vertus qui s'en exhalaient, vint chercher la jeune fille "d'une piété vraie et solide, d'un cœur immense, tout pour les autres et rien pour elle, l'ange de la Cour et de sa famille." Elle tressaillit de joie et d'orgueil. Elle allait épouser l'Adversité dans ce qu'elle avait de plus haut et de plus touchant. Un trône, de la puissance, une Cour, la splendeur, c'est banal ; mais un proselit plus noble qu'un Stuart, attendrissant l'Europe par la majesté de ses malheurs ; voilà ce qui fascina Marie-Thérèse. Le front de Henri, dépouillé du diadème, laissait voir à nu sa véritable couronne.

\* \*

Le duc de Lévis, chargé des pouvoirs du comte de Chambord, était arrivé le 3 novembre 1846 à Modène ; le 5, à une heure de l'après-midi, introduit dans la salle ducale, il fit au duc François la demande officielle. Après un échange de compliments, l'archiduchesse fut introduite ; le duc de Lévis prit la parole et s'exprima ainsi :

"Madame,

"Monsieur le comte de Chambord m'a chargé d'exprimer à Votre Altesse Royale combien il désire que vous unissiez votre sort au sien. Si, comme il l'espère, ses vœux sont accomplis, il vous devra son bonheur personnel et vous l'aidera à accomplir les devoirs que la providence lui impose. Madame, devenue française, vos vertus, vos bienfaits, feront bénir votre nom dans la France entière, et toutes vos prières comme vos vœux seront pour votre nouvelle patrie."

L'archiduchesse répondit :

"Je consens avec joie à unir mon sort à celui de M. le comte de Chambord, car je suis sûre que cette union sera mon bonheur. Ferme et résolue à unir ma vie tout entière au comte de Chambord, j'aimerai la France comme lui, et toutes mes prières, tous mes vœux seront pour ma nouvelle patrie."

Le 7, l'évêque de Modène célébra le mariage par procuration. Le duc de Lévis et l'archiduchesse s'agenouillèrent l'un à côté de l'autre sur deux prie-Dieu. La messe terminée, l'archiduchesse passa du côté de l'épouse où se trouvait le duc de Lévis. L'acte de mariage fut signé, pour la princesse, par le comte Salis Soglio ;

pour le comte de Chambord, par le vicomte Raymond de Nicolai.

Le 9 l'archiduchesse quitta Modène au milieu de la désolation publique, car la miséricorde avait grandi avec elle et, dès ses plus jeunes ans, elle avait eu "des entrailles de compassion pour les pauvres." La duchesse de Lévis et la comtesse de Chambord, désignées par le comte de Chambord, l'accompagnaient. Elle rencontra à Bruck le royal fiancé accouru à sa rencontre avec la duchesse d'Angoulême et la duchesse de Berry. Elle connaissait cette dernière. C'est à Massa que Marie-Caroline était venue se recueillir avant d'ajouter un chant à l'épopée des héroïnes de l'histoire. Le mariage fut célébré le 16 à Bruck, dans une petite église remplie de Dieu et de la prière du petit fils de Saint-Louis. Les archiducesses étaient présents ; la colonie française de Vienne était au grand complet ; parmi les dames, on remarquait, à côté des archiduchesses, Mme de Hautfort, née de Mailié, les comtesses de Choiseul et de Quesney. L'abbé Trébuquet, l'ami, l'élève de Frayssinous, adressa au couple royal des paroles émuees. Le duc de Bordeaux avait choisi un humble prêtre pour bénir son annua nuptial. Aucune pourpre ecclésiastique n'égalait à ses yeux cette soutane noire usée sur les chemins de l'exil. De Bruck, on se rendit à Frohsdorf.

\* \*

La nouvelle arriva à Paris comme un coup de foudre. Dans notre malheureux pays, il y a toujours des spéculateurs politiques. On avait escompté la mort du père, celle de la mère ; on escomptait le célibat, comme plus tard on escomptera le Septennat et les années. On avait établi un véritable blocus matrimonial autour du duc de Bordeaux. "Pour le mariage de la sœur, il n'y a rien à dire, disait-on, c'est un événement de famille ; quant au mariage du frère, il ne s'accomplira jamais. Ce serait un événement politique." Les convoitises ont toujours leurs naïvetés. Quel service, disait on encore, M. de Chateaubriand rendrait à la France et à l'Europe, s'il décidait le jeune prince à entrer dans les ordres." Absolument comme s'il s'agissait d'entrer dans la garde nationale ! Le prince de Metternich a été calomnié, lorsque l'on a prétendu qu'il s'était n'été à de pareilles intrigues. "Metternich, a dit Napoléon, est incapable d'un crime et d'une mauvaise action." Quoiqu'il en soit, le secret de ce mariage fut si bien gardé que le chancelier autrichien ne l'apprit que huit jours auparavant par l'archiduc Maximilien d'Este.

La joie fut grande parmi les royalistes ; elle fut plus grande encore lorsque les pèlerins de Modène, de Frohsdorf, d'Ems racontèrent ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient appris. La comtesse de Chambord était grande, élégante, distinguée, avec de beaux yeux noirs et de grands cheveux ondes. Elle avait "un charme qui ravit, une grâce à laquelle on ne résiste pas ; son regard exprimait l'illusion du bonheur lorsque l'on prononçait deux noms devant elle ; celui de son mari et de la patrie. Fièvre et reconnaissante de son alliance avec le petit-fils de Louis XIV, son amour pour lui tient de l'adoration."

Depuis 1846, Marie-Thérèse d'Este, *Geggina*, comme on l'appelait à Modène, n'a pas changé. Elle aimait la France, elle l'adore, confondant son mari et la France, comme Dieu s'est plu lui-même à les confondre pour un même destin de grandeur. Elle s'occupe de Dieu, de son mari, de la France et de bonnes œuvres. Tous les matins, la petite-fille de Marie-Thérèse s'agenouille à la messe, à côté de Henri de France. Dieu seul a le secret de ces prières, où le dévouement gravit jusqu'aux hauteurs du sacrifice. A Rome, elle a un correspondant spécial de ses charités envers le Vicaire de Jésus-Christ. Mme la princesse Massimo, une grande dame, un grand cœur, est l'intermédiaire entre le pontife et la reine de France. Les révolutions, les longues attentes, les ingratitudes n'ont pas lassé son patriotisme. Elle vit au milieu des souvenirs de la France ; elle a un petit musée de dons

que la piété française lui a envoyés. Elle a toujours à son bras le bracelet que la ville de Marseille lui a offert. — "Quand un doute, dit-elle, m'arrive de la grande nation, je relis une fable de La Fontaine et une page de Bossuet, et devant un génie aussi multiple, ma foi se raffermi."

\* \*

Dans une des salles du musée impérial de Saint-Petersbourg, se trouvent les portraits des rois de France ; au-dessous de chaque cadre, un autographe. Sous celui du comte de Chambord, il y a ces mots écrits de sa main :

AU PLUS DIGNE !

Il avait dix ans quand il écrivit cette ligne ; mais il avait le pressentiment des hautes dignités de sa vie, de son infortune, de son exil. L'enfant a prédit le roi. La France a prononcé plusieurs fois à voix basse ces mots sauveurs : "Au plus digne !" Qu'elle ait le courage de sa délivrance ! Il est un seul prince qui puisse remporter par son droit, par son amour de père, par son dévouement de fils, une victoire sociale plus grande que celle de Bouvines, celui qui a écrit aussi : *A jamais par la France !*

PRINCE DE VALORI.

## JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Adressez les communications concernant ce département aux "Jeux d'esprit, bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal."

### No. 211.—CHARADES

Mon premier est une plante flexible, Où sert à marier garçon et fille. De mon deuxième au jeu je désire la possession, Mon tout, fille de non, figure dans L'OPINION.

Mlle A. PALARDY, St-Hugues.

### No. 212

Mon premier est un ordre, Mon second un autre ordre, Et mon tout un désordre.

B. E. P., Berthier.

### No. 213.—CINQ COMPARAISONS

Donner le ou les mots justes.

1. Etre XXXX comme du jais.
2. Trembler comme la XXXXXXX.
3. Il est gracieux comme XX XXXXX X XXX XXXXX.
4. Nager comme XX XXXXX XX XXXXX.
5. XX XXXXXX comme un diable dans un bénitier.

### No. 214.—ÉNIGME

Je suis ni chair ni os, Je sors de chair et d'os, Et ma tête tranchée Toutes les langues je puis parler.

Mlle E. LAGORGENDIÈRE, Portneuf.

### No. 215.—MÉTAPHORAME

Lorsque son front se XXXX et que, la mort dans l'âme Le marin ballotté sous un ciel tout en flamme, De la XXXX lointaine a perdu tout chemin Et ne sait que penser de son sort incertain ; Quand un pauvre poète, en cherchant avec rage Une XXXX rebelle, est à bout de courage ; Ces deux infortunés me font vraiment pitié, De XXXX n'ai l'envie et demeure attristé !

### No. 216.—MOTS CARRÉS

Esprit céleste est mon premier ; Fête célèbre est mon deuxième ; Fils de Sévère est mon troisième ; Genre du cerf est mon dernier.

Mlle J. M., Québec.

Roch, couche-toi toujours de bonne heure et tu deviendras beau garçon. —Alors, ma tante, vous av z dû vous coucher très tard quand vous étiez jeune.

Une vieille coquette est assignée comme témoin en police correctionnelle. —Votre âge ? demande le président. La dame avec un sourire aimable : —Mon Dieu, monsieur le président, je m'en rapporte à l'amabilité du tribunal.

Une dame fort laide joue avec un petit chien, et lui dit : —Si tu m'embrasses, tu auras ce petit morceau de sucre ! —Eh bien, fait un gamin qui passe en ce moment, elle ne le donne pas pour rien son sucre.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

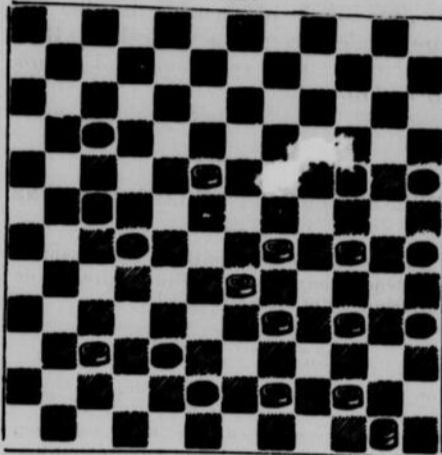
Nous commencerons, la semaine prochaine, une série de beaux problèmes de notre ancien collaborateur M. F. Black. Nous sommes fier de le revoir venir prendre sa première place dans notre club, après quelques mois d'absence aux Etats-Unis.

Toutes les nationalités doivent se faire un devoir d'aller rendre une visite d'encouragement à ce compatriote. Il coupe les cheveux à la machine.

Nous espérons que MM. Jacques et Létourneau continueront à nous adresser leurs magnifiques problèmes.

PROBLÈME No. 264

NOIRS.



Les Blancs jouent et gagnent

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 30 avril 1881.

Table listing market prices for various goods including flour (FARINE), grains (GRAINS), dairy products (LAITIÈRE), poultry (VOLAILLES), vegetables (LÉGUMES), birds (OIBIERS), meats (VIANDES), and other items. Prices are listed in dollars and cents.

POUR VOS HARDES FAITES

Ne perdez pas votre temps, venez nous voir, vous pourrez choisir sur 5,000 paires de PANTALON, sur 3,000 HABILLEMENTS.

Notre assortiment est des mieux varié. Si vous n'aimez pas à être trompé, rendez-nous une visite. Meilleur marché que jamais.

Table listing clothing items and prices: PANTALONS de travail (\$1.00-\$1.25-\$1.50), PANTALONS d'office (\$1.75-\$2.00-\$2.50-\$3.00), HABILLEMENTS de travail (\$5.00-\$6.00-\$7.00), HABILLEMENTS d'affaire (\$8.00-\$9.00-\$10.00-\$12.00).

Nos hardes faites sont taillées et confectionnées dans notre établissement. La coupe ne laisse rien à désirer. Nous pouvons vendre un habillement qui fasse tout aussi bien que si vous laissiez votre commande.

N'oubliez pas la vente à bon marché de nos chemises de couleur regatta à moitié prix : 25c, 50c, 55c, 60c, 65c, 68c, 70c, 75c, 80c, 85c, \$1.00

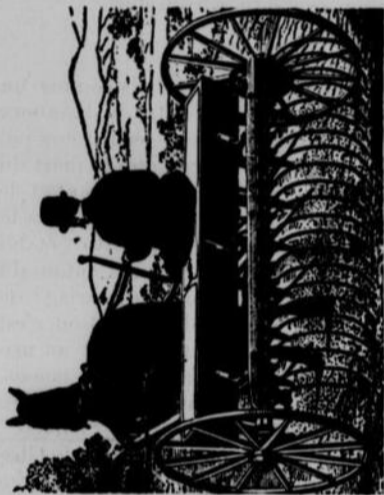
AU NOUVEAU MAGASIN

I. A. BEAUVAIS,

186 & 188, RUE SAINT-JOSEPH. MONTREAL

ACCESSOIRE AMELIOREE DE MANN

ajouté aux Rateaux à cheval pour semer à la volée les grains et les fertilisants



garantie de semer toutes sortes de graines ou de fertilisants, en quelque quantité requise. Peut être ajouté à n'importe quel Rateau, mais spécialement aux Rateaux de COSSITT. Prix : \$25.00, peut aussi servir de semoir séparément, monté sur deux roues pesantes, on peut s'en servir soit avec un ou deux chevaux. Prix : \$45.00. En vente par tous les agents de COSSITT ou à leur bureau principal.

No. 81, RUE MCGILL, MONTREAL.

DEMANDEZ DES CIRCUAIRES

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix : 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

CE JOURNAL se trouve sur la table, dans le Bureau d'Annonces de MM. G. F. BOWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent être passés pour les annonces de NEW-YORK.

AVIS AUX PHOTOGRAPHES

A louer, garni et meublé, l'un des plus anciens et les plus beaux établissements de Montréal. Y compris chambre obscure, lentilles et tout l'appareil nécessaire avec 10,000 négatives, am-blement, schabloniers de cadres, boîtes, etc. Situé dans le centre des affaires, dans l'un des meilleurs endroits de la ville. Conditions très modérées. S'adresser à

BURLAND LITHOGRAPHIC Co.

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché. S'adresser au bureau de ce journal.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces, 41, PARK ROW (bâtiment du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérés dans L'Opinion Publique.

50 Cartes-Chromos lithographiés. No. 2, 10 etc Gros trousses pour les agents, 10 etc. GLOBE CARD Co., Northford, Ct.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

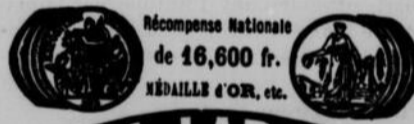
ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—Impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20 S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.



QUINA-LAROCHE

ELIXIR VINEUX

(Extrait des 3 Quinquinas)

Apéritif. Fortifiant, Fébrifuge.

recommandé contre

les AFFECTIONS D'ESTOMAC, ANÉMIE, MANQUE DE FORCES, SUITES DE COUCHES, LANGUEUR, FIÈVRES INVÉTÉRÉES, etc.

PARIS, 22 & 19, RUE BROUET & LES PHARMACIES.

Agents pour le Canada, MM. Lavolette et Nelson, 209, rue Notre-Dame, Montréal.

50 CHROMOS en caractères neufs, 10 etc. par la maille 40 agents. Robantillon, 10 etc. U. S. CARD Co., Northford,

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$5.00 par mois données aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture.—COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc.—PRATIQUES: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver.—VAGANDES: en janvier et février. CONDITIONS D'ADMISSION: — Application par écrit au Directeur de l'Ecole, être âgé d'au moins 15 ans, bien constitué, muni d'un certificat de moralité par le curé ou le maire de la paroisse de l'applicant, savoir lire, écrire et chiffrer. Cette école est la plus avantageuse sous tous rapports pour les jeunes gens qui se destinent à l'agriculture.

Jos. GAUDET, Ptre, Directeur.

J. J. MARSAN, Sec. M. O. A., Professeur et gérant.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.50.—Par la poste, \$1.70. \$12.00 la douzaine—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (68 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.50 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

Advertisement for Poudre à Pâte Victoria, featuring a portrait of a woman and text: 'La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDW. RDS. Analyste. TOUS LES ÉPICIERS Manufacturée par D.C. BROUSSEAU & CIE. RUE NOTRE DAME MONTREAL.'

NOUVEAU PROCÉDE.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland.

Nos 5 et 7, RUE BEURY.

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de four-nir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTRO-TYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulière-ment l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes.

TELLE QUE

ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AI-GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publica-tion qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BEURY.

Décisions judiciaires concernant les JOURNAUX

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait sous-crit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paie-ment.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut conti-nuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en-outre, le prix de l'abonnement jusqu'au mo-ment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se pu-blie, lors même qu'il demeurerait à des cen-taines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumu-ler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'in-tention de fraude.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Beury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITED).